



GENEVIEVE
DE
BRABANT.



Pendant que notre pauvre comtesse travaillait son esprit de cette pensée, elle ouït un bruit comme si quelque cavalier eût poussé au travers des hailliers, et elle vit paraître une biche, qui, sans s'effrayer, s'approcha d'elle; ayant aperçu que son pis était plein de lait, elle prit son fils, et, caressant la biche de sa main, le fit teter. (Page 31.)

10 R
75
P. 10
BIB

HISTOIRE

DE

GENEVIÈVE DE BRABANT,

OU

L'INNOCENCE

RECONNUE,

PAR

LE RÉVÉREND PÈRE RÉNÉ DE CERIZIERS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

A ÉPINAL.

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

L'INNOGENCE

RECONNUE.

EN l'une des provinces de la Gaule-Belgique, qui fut autrefois le pays de Tongres, environ au temps que la gloire du grand Clovis commençait à s'obscurcir, et que les enfans de ce lion dégénérent en des hommes beaucoup moins généreux, naquit une fille dans la très-illustre famille des princes de Brabant. A peine cette petite créature vit les premiers rayons de la lumière, que ses parens lui donnèrent une seconde naissance, qui la rendit fille du ciel, d'où elle reçut le beau nom de *Geneviève*. Ce n'est pas mon dessein de décrire les grandes vertus de cette princesse, ni de faire voir les grâces qu'elle possédait, lors même que sa bouche était attachée aux douceurs de la mamelle. Personne ne pourra voir le comble de sa personne, et ignorer les fondemens de sa peine. Le père et la mère ne l'appelaient ordinairement que leur ange, en quoi certes ils ne se trompaient pas, puisqu'elle en avait la pureté et l'innocence; une seule chose la rendait dissemblable à ces divins esprits : c'est que ceux-là poussent les hommes au bien par des mouvemens secrets et invisibles, et que celle-ci les portait avec des exemples qui n'avaient pas moins de force que de douceur. Les anges ont des traits contre qui on a de la peine de conserver sa liberté; et *Geneviève* possédait des grâces trop charmantes pour ne pas être inevitables. On ne pouvait haïr sa dévotion, à moins que d'être irrésolvable, pour n'être plus pécheur, après l'avoir vue. Il ne faut point s'imaginer que les amusemens ordinaires de l'enfance occupaient sa pensée; rien ne partageait sa dévotion, que les divers moyens de l'entretenir et de l'accroître.

Le plus doux plaisir dont elle fût tentée, c'était l'amour de la retraite et de la solitude. Cette inclination lui fit bâtir un petit ermitage au coin d'un jardin, où la nature semblait favoriser son dessein, y faisant croître quantité d'arbres, dont les agréables ombres ne permettaient pas même au soleil de voir

les mystères de sa dévotion. C'était-là qu'elle dressait de petits autels de mousse et de rames; c'était-là qu'elle passait la plus grande partie du jour, sans que les passe-temps de celles de son âge la pussent tirer d'un si doux entretien. Quand sa mère lui montrait qu'il était temps d'avoir de plus sérieuses pensées, elle répondait modestement que les siennes avaient le plus beau et le plus grand de tous les objets; néanmoins tous ses desseins étaient dans l'obéissance, qu'on ne savait sitôt lui demander quelque chose, qu'elle ne s'y portât toute entière; mais que si l'on permettait à ses inclinations de faire choix de sa condition, elle ne trouvait aucune sorte de vie plus désirable que celle qui avait attiré tant de grandes et illustres personnes dans la solitude, et qui de la moitié du monde, en avait fait un désert.

Ah! Geneviève, vous ne savez pas d'où cette inclination vous vient, et pourquoi le ciel vous l'a donnée; un jour viendra que vous suivrez l'exemple de cette incomparable pénitente à qui l'Égypte a donné son nom, et bien que vous n'en deviez pas imiter les débauches. Ce sera lorsque vous reconnaîtrez la Providence de Dieu, qui dispose de nous par des moyens secrets et inconnus à tout autre qu'à lui, et qui mène les hommes au port de la félicité, par où il semblait les devoir précipiter dans l'abîme de l'infortune. Dieu a coutume de nous donner dès la naissance certaines qualités qui font nos bonnes fortunes et l'ordre de notre vie. Les enfans, chez les Iacédémoniens, qui sortaient de leurs mères la lance à la main, et ces autres à qui la nature avait empreint une épée au bras, portaient sur eux des présages de l'avenir, et des signes de leurs horoscopes.

Le grand archevêque de Milan, tout petit et tout enfant qu'il était, faisait le prélat, bénissant ses compagnons, et leur imposant les mains comme s'il eût déjà été ce que par après il devait être. Tous ceux qui remarquaient les dévotions de notre petite vierge, ne pénétraient pas dans les desseins de Dieu, et ne voyaient pas dans les destins que long-temps après. Laissons ces menues dévotions à la connaissance de celui qui en sait la valeur et récompense le mérite.

Venons à ces nobles actions qui portent plus de jour et de lumière, et qui marquent plus visiblement le soin dont le ciel veille sur le salut des hommes. Si j'entreprends d'écrire les

perfections de cette grande sainte, je ne m'estime pas plus obligé de les toucher toutes, que ceux qui se veulent mettre sur l'eau, et prendre la rivière à sa source.

Me voici donc tout à coup dans la dix-septième année de notre Geneviève; mais qui pourra marquer toutes les vertus de son âme et toutes les belles qualités de son corps? Une autre plume que la mienne dirait que la nature avait fait des coups d'essai dans toutes les autres beautés de son siècle, pour donner en elle un ouvrage accompli de sa science et de son industrie. A ne point mentir, elle semblait y être obligée, puisqu'il n'est pas plus méssant de voir un diamant dans la bobe, ou un prince plein de majesté sous les ruines d'une cabane, que dans les obscurités d'une prison.

Je veux dire sur ce sujet, qu'elle n'avait garde d'accroître ni ajouter ces artifices, par lesquels la laideur veut sembler belle.

Elle n'avait point d'autre vermillon que celui qu'une honnête modestie lui mettait sur les joues; point de fard que celui de l'innocence; point de senteur que celle de la bonne vie.

Aussi il n'y avait point de rides dans son visage à réparer avec le plâtre; point de noirceur à colorer avec le blanc; point de puanteur à couvrir avec le musc et les poudres d'iris.

Toutes ces grâces lui étaient propres et non pas empruntées; contraire à ces filles qui, n'ayant pas assez de charmes pour se faire aimer, ont recours aux boutiques des marchands, comme à une magie naturelle, pour y acheter ce que la nature ne leur a pas voulu donner, et se faire agréables malgré leurs défauts.

Le soleil se fait adorer où il ne se laisse voir qu'une fois l'an; certainement si les femmes étaient plus retenues à se montrer, je ne sais si le siècle des divinités profanes ne reviendrait pas, si le Dieu du berger Paris ne trouverait point autant d'adoration parmi nous, qu'il en eut autrefois chez les idolâtres. Voilà tout l'artifice dont notre innocente fille se servit pour attirer ceux qui avaient assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour espérer quelque part à sa bienveillance. Parmi ceux qui en firent la recherche, Sigifredus, que nous appelons *Sifroy*, ne fut pas des derniers ni des plus malheureux, puisqu'il emporta lui seul ce que les autres avaient désiré. Sans vous dire qu'il était un des plus puissans palatins de Trèves, c'est assez pour connaître sa qualité, de savoir qu'il eut le cœur assez bon pour songer à l'assistance d'une maison

souveraine. Ce jeune seigneur, ayant appris de la renommée une partie des perfections de cette belle princesse, voulut plutôt croire ses yeux que le bruit commua. Le voilà en chemin avec un équipage si magnifique, qu'il ne laissera pas à un de ses rivaux la vanité de faire des comparaisons. Étant arrivé, il alla aussitôt faire sa révérence au prince et à la princesse sa femme, qui lui permirent de saluer Geneviève, à laquelle il fit toutes les offres de service qu'on pouvait attendre d'un amour sans artifice.

Ce fut après l'avoir vue, qu'il confessa que les poètes n'avaient pas donné assez de bouches à sa renommée; que, pour publier les perfections de Geneviève, il eût fallu plus d'une trompette. Que fera-t-il, après être revenu des ravissements que cet aimable objet lui avait causés? La fidélité et la discrétion lui font espérer un heureux succès de son amour; il craint toujours de mériter peu, et de trop désirer, et que sa maîtresse ne soit aussi dédaigneuse qu'elle est belle.

Cette erreur n'occupa guère long-temps son esprit, car il ne l'eut pas entretenue deux fois, qu'il la trouva remplie de tant de douceur et de modestie, que sa passion de libre devint nécessaire. Il tâcha de l'exprimer par des soupirs, ne l'osant déclarer par son discours, de crainte de faire passer ses véritables sentimens pour de folles et fades rêveries. Aussi avait-il pris garde que le mot de mariage ne lui était jamais échappé de la bouche, de peur qu'une honnête honte ne parût sur le visage de Geneviève, et n'en augmentât la beauté; il craignait si fort quelque mauvaise parole, qu'il n'osait même lui en dire de bonnes. Étant en cette appréhension, il alla trouver le prince et la princesse, auxquelles il déclara le dessein de son voyage en ce peu de paroles :

« Seigneur, si vous êtes aussi favorable à mes desseins que votre douceur me le fait espérer, dans l'ignorance de ma bonne ou mauvaise fortune, je me tiens presque assuré de n'être point tout-à-fait malheureux. Je ne suis point, grâce à Dieu, sorti d'une maison dont le nom me puisse servir de reproche, et quand la gloire de mes ancêtres n'ajouterait rien à mon mérite, je ne suis pas si dépourvu, qu'il me fût aisé, s'il était bienséant, d'avancer des choses dont peut-être un autre que moi tirerait de la vanité. Ma noblesse n'est pas égale à la vôtre, je sais néanmoins qu'elle ne vous peut être honteuse,

si vous me faites l'honneur d'en agréer l'alliance. La fortune ne m'a pas donné si peu de biens, que je ne puisse soutenir la dignité de votre illustre maison; mais quand ils seraient beaucoup moindres, je ne pourrais, sans trahir mon honneur, vous céder l'ardente affection que j'ai, non pas tant pour la beauté de votre fille, qui est incomparable, que pour ses grandes vertus; son mérite est si puissant sur mon esprit et ma volonté, que si la fortune m'avait fait empereur, je voudrais sans regret jeter à ses pieds la couronne impériale pour acquérir l'honneur de ses bonnes grâces.

« C'est donc à vous à faire mes joies et mes délices, puisque je la connais tellement soumise à vous obéir. »

Voilà à peu près la façon de parler de notre Sifroy, épris des vertus que possédait Geneviève.

Le prince pouvait prendre un peu de vanité dans ce compliment, et trouver mauvais qu'on lui demandât sa fille avec de telles raisons; toutefois n'ignorant pas combien ce parti était avantageux, il remercia Sifroy d'avoir jeté les yeux sur elle, les pouvant jeter autre part, et lui témoigna de tenir sa recherche à honneur; néanmoins il ne voulait pas être injuste jusqu'à contraindre sa fille à une affaire où il n'y a que le choix de libre.

Il lui promit de bien porter, autant qu'il pourrait, sa volonté au consentement d'une alliance qui lui faisait espérer autant de satisfaction qu'il y voyait d'avantage. En même temps la mère eut charge de traiter cette affaire, et de ménager les affections de sa fille.

Je ne veux point m'arrêter à décrire ce qu'elle rencontra à vaincre dans son esprit, avant de la faire joindre à son désir. Ce n'est pas pourtant qu'elle tint avec opiniâtreté dans ses sentimens; mais certes elle avait de la peine à se résoudre, étant toute à soi, de devenir la moitié d'un autre, de se priver d'une chose qu'elle pouvait conserver toujours, ne la pouvant perdre qu'une fois dans sa vie.

Cependant il faut obéir; mais combien de répugnance le voile de la honte lui mit sur le front! ses larmes et ses soupirs vous le diront beaucoup mieux que moi; il est peu de filles sages qui ne se troublent quand on leur parle d'un mari, qui ne trouvent des difficultés de cesser d'être ange, pour commencer d'être au nombre des femmes.

Voilà néanmoins notre Geneviève où tous les désirs, réservés les siens, la portent. La voilà mariée à un grand palatin. Ce serait une chose superflue de dire qu'on n'oublia rien de toutes les réjouissances qui peuvent honorer une noce. Les danses, les bals, les tournois, et tous les autres exercices de la galanterie, furent les moindres passe-temps de la fête.

Après que nos jeunes mariés eurent passé quelque temps à la cour de Brabant, il fallut partir pour aller à Trèves. Les parens de Sifroy la reçurent avec tous les respects que sa qualité et son mérite devaient attendre de leur affection. Saint Hidulphe, qui était alors pasteur de cette grande ville, fut fort aise de voir sa bergerie accrue d'une si innocente brebis; pour témoigner sa joie, comme elle était sur le point de partir pour aller à une maison aux champs, il lui donna sa bénédiction.

Ce lieu de plaisir était en une campagne qui n'était terminée que par l'horison; le château était entouré d'un parc, où il semblait que le printemps se retirât avec ses zéphirs, quand les aquilons régnaient dans les plaines d'Allemagne. Quelque rigoureux que fût l'hiver, il ne touchait point aux oranges, il ne respectait pas moins les lauriers que la foudre. Au pied de la muraille coulait une rivière, qui nourrissait en tout temps un grand nombre de cygnes. Ce fut dans ce lieu plein de délicies, et tout semblable au palais enchanté des Romains, que Sifroy et Geneviève menaient la plus douce et la plus innocente vie de leur siècle. Rien ne troublait leur contentement, et tout contribuait à leur plaisir; pas un des domestiques n'était privé de ce bonheur; la paix et la bonne intelligence gouvernaient absolument tous ceux qui étaient de leur suite; on ne parlait point d'autre finesse que de celle qui pouvait tromper les oiseaux. Et, à vrai dire, il eût fallu changer de maître pour faire autrement, puisqu'on ne pouvait non plus souffrir de tempêtes en cette maison que sur la cime de l'Olympe, qui est au-dessus des vents et de l'orage. Si quelqu'un voulait avoir congé, c'était assez de faire une mauvaise action pour l'obtenir; pour mériter leur affection, il fallait avoir celle de Dieu. Tout ce repos venait de l'exemple des maîtres; tant il est véritable que les seigneurs font les vices et les vertus de leurs sujets.

Que pouvait-on souhaiter au bonheur de cette maison, sinon qu'il fût constant? Mais à peine deux ans s'étaient écoulés en cette vie innocente, que le tambour d'airain des Sarrasins en

troubla le contentement. Abderam, roi des Maures, qui était passé de l'Afrique dans l'Espagne, ne promettait rien moins à son ambition que la conquête de l'Europe. La perfidie des traîtres, plutôt que son courage, l'avait déjà mis en possession de toutes les provinces qui sont au-delà des Pyrénées.

La France lui était un friant morceau; mais il craignait de trouver d'autres gens que les Goths.

Il n'ignorait pas qu'il y avait encore des anciens Gaulois, dont les ancêtres, au nombre de trente chevaliers, chassèrent autrefois deux mille chevaux Maures, et les contraignirent de se retirer des Amdrumettes. Considérant donc qu'en chaque province il y avait des nations entières à vaincre, et en un Français beaucoup d'hommes à combattre, il dressa la plus effroyable armée que l'Occident ait jamais vu. Ce déluge de soldats s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'en Touraine, où l'invincible Charles Martel l'attendait avec douze mille chevaux, et soixante mille hommes de pied, Français.

La renommée d'une si fameuse bataille, jointe à l'intérêt de tout le Septentrion, amena une grande troupe de noblesse à Martel, d'autant que les plus braves guerriers trouvaient autant de gloire à combattre sous ce grand capitaine, qu'à gagner des victoires par la conduite d'un autre.

Sifroy, qui était un des plus puissans seigneurs d'Allemagne, eût eu honte de dormir dans le sein de son épouse, pendant que tous les autres pensaient au salut public. Mais il trouva beaucoup de résistance dans la résolution de Geneviève, et plus d'une difficulté à surmonter, puisqu'il avait l'amour et la crainte d'un côté, et l'honneur le piquait vivement de l'autre, car il ne pouvait se résoudre à quitter un bien qu'il commençait seulement à connaître. Pour moi, je crois que si Dieu n'eût envoyé une forte inspiration à Geneviève, pour la porter au consentement de ce voyage, ainsi que le désir de conserver sa réputation, il était en danger de céder à la violence de son amour; toutefois quand il fallut se séparer, ce fut où ces deux amans eurent besoin de leur vertu. Passons vite cette fâcheuse rencontre, de peur de nous noyer dans les larmes qu'ils épanchent.

L'appareil de guerre étant préparé, et le jour du départ venu, le comte appela tous ses domestiques, et, après leur avoir recommandé l'obéissance envers sa chère femme, il prit

son favori par la main, puis adressant la parole à Geneviève, il dit : Ma fille, voici *Golo* à qui je laisse le soin de mes contentemens, l'expérience que j'ai de sa fidélité me fait espérer que l'ennui de mon absence sera en quelque sorte modéré par la confiance que vous prendrez de son service. Je ne vous dis autre chose en sa recommandation, sinon qu'après moi vous devez attendre plus de soulagement de lui, que de personne au monde, et en partant je vous conjure de le chérir en ma considération. A ces mots, la pauvre Geneviève se pâme, on la relève; elle retombe par trois fois; tous les serviteurs coururent aux remèdes pour rappeler son âme qui semblait fuir de peur de voir le départ de Sifroy, peut-être de crainte de demeurer sous la conduite de *Golo*. Le comte qui avait remarqué un changement notable dans le visage de sa femme lorsqu'il lui recommandait la fidélité de son favori, éleva les yeux et dit ces paroles : C'est à vous seule, reine du ciel, glorieuse mère du Sauveur, que je laisse le soin de ma chère Geneviève!

Allez, Sifroy, allez hardiment où l'honneur vous appelle; ne craignez pas qu'il arrive aucune disgrâce à celui de votre femme, vous ne pouvez la mettre dans de plus sûres et fidèles mains où vous la laissez.

Accompagnons notre guerrier à l'armée où il fut très-bien reçu du grand Martel. J'estime qu'il ne sera pas hors de propos de dire le combat où Sifroy se rencontra, afin de tracer une légère image de celui que notre courageuse princesse soutenait en même temps. Nous avons dit que Charles Martel attendait Abderam proche de Tours, en une belle campagne qui lui semblait offrir le champ de ses victoires. Ayant appris que l'ennemi avait mis ses gens en ordre, il disposa les siens en sorte qu'ils avaient la rivière de Loire, celle de Cherados et quatre cent mille Maures en tête; pour les obliger à vaincre, il ordonna aux habitans de Tours d'ouvrir les portes seulement aux vainqueurs; et pour ôter toute espérance de fuite, il mit sur les ailes de son armée cinq ou six cents de ses plus braves cavaliers, avec commandement exprès de couper les jarrets au premier qui abandonnerait son rang, qui mettrait l'assurance de son salut autre part qu'en ses bras. Après que son camp fut dressé, il parla ainsi à ses soldats :

• Compagnons, je vois bien que l'ardent désir qui vous

presse de combattre m'empêchera de vous tenir un long discours; aussi le crois-je inutile, puisque vous êtes plus disposés à faire de bonnes actions, que moi à dire de belles paroles. N'attendez pas que j'aie cherché dans la souvenance des siècles passés des exemples de valeur; j'ai toujours connu que vous aimiez mieux les donner à vos neveux, que de reprendre de vos ancêtres; et puis, quand nous aurions résolu la ruine de nos maisons, le saccagement des villes, la désolation des provinces, les pleurs de nos enfans et l'honneur de nos femmes ne nous porteraient pas au désir de la vengeance. L'injure qu'on fait à Dieu et à notre religion, serait un assez puissant motif pour porter à punir la fureur de ces barbares qui viennent de si loin vous apporter des chaînes. Je n'aurai jamais si mauvaise opinion de votre piété, que de croire que vous méprisez ce Dieu que vous avez adoré, cette religion que vous avez embrassée, et ces autels que vous avez dressés. Il ne se peut faire que vous soyez prêts à porter votre foi au milieu de la barbarie, et que vous permettiez à l'impiété de ces Maures de fouler aux pieds ce qu'elle possède de plus auguste au sein de votre patrie, et devant vos yeux. Mais je ne m'aperçois pas que mes discours ont déjà sauvé la vie à vingt mille de ces poltrons, et empêché que la moitié de la victoire fût de notre côté. Allez donc combattre devant les yeux de saint Martin, de qui vous soutenez aujourd'hui la querelle, et souvenez-vous que vous êtes Français! »

L'impatience des Français ne permit pas à Charles de parler plus long-temps; aussi ne voulait-il pas attédir cette ardeur capable de tout vaincre, quand elle est bien ménagée, et à qui rien ne peut nuire que son excès. Voilà donc nos lions qui fondent dans cette multitude de Sarrasins.

Hugues et les Gascons s'attachèrent aux bagages, mais par le commandement de Martel, qui jugeait que le cri des femmes et des enfans causerait du trouble dans l'armée d'Abderam; l'événement ne trompa pas son attente, car aussitôt la fureur se mit parmi ses gens : on n'entendait que gémissemens, on ne voyait que sang et que carnage.

Nos Français massacraient tout ce que la fuite ne tirait point de-dessous leurs armes victorieuses, et pour dire en un mot, ils remportèrent la plus grande victoire dont on ait jamais ouï parler, les Sarrasins laissant sur la place trois cent soixante-

quinze mille Maures avec leur chef; ce qui ne coûta que la perte de cinq cents hommes. Le reste des Maures se rallia sous Accupa, l'un de leurs rois, qui s'empara d'Avignon. Notre grand Charles, voulant laisser des marques de sa piété et de l'hommage qu'il faisait au ciel de cette victoire, bâtit une chapelle qu'il nomma *de Bello*, qui depuis par corruption est appelée la chapelle de *Saint-Martin de Bello*.

Notre palatin, qui ne voulait pas s'en aller avec la moitié de la gloire, et qui se voyait obligé par de si bonnes reconnaissances d'en poursuivre la perfection, prit le dessein d'abandonner l'armée à cette entreprise, mais ne s'en promettant pas sitôt la fin, il envoya visiter Geneviève par un de ses gentilshommes, qui lui portait le collier de son ordre avec cette lettre :

« Madame, si j'avais voulu croire mon impatience, je me plaindrais de n'avoir pas vécu depuis que les considérations de l'honneur apportent une si dure contrainte à la liberté de mes contentemens, et, à vrai dire, les félicités passées étant des misères présentes. Je ne puis me souvenir du bonheur que j'ai possédé sans m'avouer le plus misérable de tous ceux qui vivent sur la terre. Comme moi, pensez-vous que mon esprit se trouve parmi les hasards de la guerre, tant pour craindre mille dangers qui m'environnent, que pour l'appréhension que j'ai de ne plus jouir de votre chère compagnie ?

« Si l'assurance que j'ai de vivre dans votre souvenir, et plus encore dans votre cœur, ne flattait ma douleur, il y a long-temps qu'elle serait maîtresse de mes sens, et qu'elle ne trouverait point de remède dans toute ma raison : c'est cette confiance qui m'a conduit en des lieux où la mort semblait être aussi certaine que la vie peut-être assurée. Car je veux bien que vous sachiez, ma fille, que le plus puissant motif qui me jeta dans ces hasards, était celui-ci : Tu vis dans le sein de ta Geneviève, qui serait si cruel que d'offenser cette belle et innocente poitrine, pour procurer du mal ? Non, toute la barbarie n'a pas assez de cruauté pour faire un péché; et la mort même, toute cruelle qu'elle est, a trop de connaissance pour avoir si peu de discrétion. Elle a bien montré, en ne me faisant aucune plaie, qu'elle appréhendait de vous causer de la douleur. Geneviève, vous dis-je, le bonheur de nos armes est la juste raison qui m'empêche de vous aller revoir.

Surtout, ma chère fille, je vous conjure d'essuyer vos larmes, et d'arrêter ces soupirs qui me viennent chercher loin, autrement je ne croirai pas que vous preniez part à ma bonne fortune, si vous n'en partagez le contentement avec moi; afin que vous ayez quelque sujet de le croire, je vous offre le présent dont il a plu à notre invincible général d'honorer notre courage, et l'envie que j'ai eue de bien faire. Je ne saurais le présenter à une personne qui me soit plus chère que vous; si vous le recevez avec la bienveillance que je me promets, j'en tirerai autant de satisfaction que si l'on érigeait des statues à ma vaillance, et que si toutes les bouches de la renommée s'employaient à ne parler que de mon mérite. C'est là l'estime que je désire que vous ayez de mon affection. Adieu, ma fille, et conservez la plus belle vie du siècle. »

Laissons partir Sifroy pour la Provence, et allons trouver la comtesse avec Lanfroy, qui ne mit pas beaucoup de temps à se rendre auprès d'elle. Quand on lui vint dire qu'il était arrivé un gentilhomme de la part de son mari, elle se promenait dans les détours d'un labyrinthe, pour y perdre ses ennuis, ou du moins pour en calmer l'importunité par cet honnête divertissement. Lanfroy était par malheur vêtu de noir ce jour-là, ce qui fit presque pâmer Geneviève aussitôt qu'il parut; mais ayant remarqué à sa contenance et à sa mine des témoignages de joie, plutôt que des marques de tristesse, elle lui demanda, d'une voix toute tremblante, comme Sifroy se portait.

Après que le gentilhomme eut fait une humble révérence, il présenta son paquet. Madame, voilà des lettres qui vous le diront de meilleure grâce que moi.

Les ayant ouvertes, elle s'éloigna un peu dans une allée, et les lut deux ou trois fois, s'arrêtant fort long-temps à chaque mot; néanmoins sa joie n'était pas entière, considérant que son palatin était absent. La curiosité de mille demandes se présenta à son esprit. Elle appela Lanfroy, qui par son commandement lui dit que son maître était à Tours, sur le point d'aller à Avignon, pour assiéger le reste des Sarrasins qui s'y étaient retirés; de-là à Narbonne contre Anthime qui tenait cette forte place. Tous ces discours ne plaisaient guère à la comtesse, qui jugeait bien que ces sièges de villes tiendraient long-temps son mari. Enfin, ayant appris que l'on craignait encore la venue d'un autre roi, nommé Améré, qui amenait

du secours à sa nation, elle vit bien que le retour de Sifroy ne se devait espérer que l'année suivante, ce qui lui fit résoudre de dépêcher son gentilhomme quelque temps après, avec cette réponse :

« Monsieur, si la lettre que vous m'avez écrite a donné de la consolation à mes maux, je ne veux point d'autre témoin que celui qui me l'a rendue; mais si elle m'a causé de nouvelles appréhensions, il n'y a que mon amour qui le puisse dire. Certes, comme je désire votre retour au-delà de toutes choses, l'assurance que j'ai de votre retardement me cause d'aussi véritables douleurs que votre retour me donnerait de vraies joies. N'était-ce pas assez de me céler le temps qui me le pourrait faire espérer, sans me dire que je dois être une misérable année toute entière, et que je vous verrai seulement lorsque vous aurez vaincu une hydre qui renaît tous les jours? Quand les premières nouvelles de cette grande défaite nous furent apportées, et que le sang en fut presque venu flotter au pied de notre maison, je ne saurais vous exprimer combien de craintes assaillirent mon esprit.

« J'entendais sans cesse mes pensées qui me disaient : Geneviève, crois-tu que la mort ait épargné ton palatin parmi tant de milliers d'hommes que la fureur a moissonnés? Si son aveuglement lui ôte toute connaissance, et ne lui laisse aucune discrétion, tu n'as point de sujet d'espérer qu'elle ait conservé une vie qui lui était inconnue. Cette tempête est passée, cet orage est dissipé, et vous me jetez dans de nouveaux désespoirs. O que vous appréhendez peu ce qui m'expose cent fois le jour au hasard d'être veuve! Considérez, mon cher Sifroy, que la fortune n'a pas de plus ordinaires moyens de faire apparaître ses faveurs, que leur peu de durée; sa constance ne pouvant être assez assurée, elle vous doit être suspecte. Que savez-vous si l'éclat de ces honneurs qu'elle vous présente n'est point de la nature de ces feux qui n'éclairent que pour conduire dans des précipices? O qu'il faudrait bien mieux qu'elle eût laissé votre courage sans récompense, que de lui offrir de nouveaux motifs de se perdre! Je n'ignore point la justice de nos armes, et que le ciel est obligé de les faire prospérer, s'il veut maintenir sa querelle; mais qui ne sait aussi que bien souvent il nous fait choquer nos ennemis, afin de nous briser, cherchant dans nos pertes, ou la vengeance de nos

péchés, ou le mérite de notre patience? Je ne m'opiniâtre pas contre ce que la volonté de Dieu recherche de notre obéissance; néanmoins, pendant qu'elle ne sera pas connue, la raison veut que j'aie soin de votre salut, ne voulant pas oublier le mien propre. Sans mentir, si votre absence était plus utile au service de Dieu qu'elle est endommageable à mon repos, je ferais céder mes intérêts aux siens, et ne désirerais seulement que d'être heureuse par le moindre désavantage de sa gloire. Mais aujourd'hui que la France est appuyée d'un bras sur qui toutes les couronnes de la terre pourraient reposer le soin de leur conservation, puis-je vous permettre d'accroître son assurance sans être complice des maux que vous me faites? Si je consentais ainsi à mon propre malheur, vous avez trop de connaissance de votre mérite, pour ne m'estimer indigne de votre amitié; et sans doute vous accuseriez mon jugement, si j'avais si peu de prudence. Ne m'estimez pas ingrate à ce point, car je sais que des rivières entières du sang des ennemis ne valent pas une goutte du vôtre, et qu'il ne serait pas désirable, bien qu'il fût utile, d'acheter la mort de tous ces barbares, par la moindre incommodité de votre personne. Cette pensée me fait espérer que vous garderez votre courage, qui est le plus redoutable de vos ennemis, de peur d'exposer deux personnes à une même mort.»

La douleur qui avait commencé cette lettre, la finit. Notre palatin était déjà au siège d'Avignon quand il la reçut.

De vous dire le trouble que les dernières paroles de sa femme jetèrent dans son âme, ce serait l'occupation de quelqu'un qui chercherait des matières; je le ferais néanmoins, s'il n'était temps de vous découvrir la plus lâche et la plus infâme trahison qui pût tomber dans l'esprit d'un serviteur. Golo, à qui Sifroy avait donné plus d'autorité que le sauveur de l'Égypte n'en reçut de son maître, avait toujours regardé Geneviève avec le respect qu'il devait à la vertu, pendant que le comte demeura avec elle. On dit que le diamant empêche l'action de l'aimant sur le fer, si on le met entre deux. Il peut être véritable que Golo n'ait jamais eu une pensée contre son devoir en la présence de son maître, soit qu'il appréhendât le châtement de son infidélité, soit qu'il crût que sa femme ne partagerait jamais son cœur, ayant devant les yeux celui qui devait le posséder.

Cette dame avait assez de beauté pour être aimée, mais elle avait trop d'honnêteté pour le permettre. Cela fit que le traître Golo cacha son feu pour quelque temps; mais enfin il ne peut brûler avec plus de discrétion que le laurier : il soupire, il se plaint, il voudrait bien déclarer le mal qu'il souffre; toutefois n'en osant espérer le remède, il croit perdre ses paroles, et hasarder sa fortune s'il dit ce qu'il doit taire. Ses pensées combattirent long-temps sa passion, et peut-être qu'elle eût été vaincue, si elle n'eût été aidée de la présence de son objet. Petit papillon, vous vous brûlerez si vous ne vous éloignez de cette lumière, dont l'éclat ne vous sera pas moins funeste que celui d'une comète. Que fera notre intendant, devenu esclave de la plus sale de toutes les passions? il prend courage, et résolu de découvrir sa flamme à celle qui en était l'innocente cause, il va à la chambre de la comtesse; mais aussitôt qu'il en aperçoit la modestie, sa témérité en attend un refus et des reproches. Ce premier essai ne semblait pas être de saison, il en remet le dessein à une autre rencontre. Enfin, voici l'occasion qu'il prit pour découvrir ses desirs.

La comtesse avait arrêté un peintre pour travailler aux galeries de son palais; parmi les ouvrages qu'il fit, le tableau de Geneviève n'était pas des moindres; aussi ne pouvait-il être laid, étant le portrait d'une si belle personne.

Comme un jour la princesse le regardait, elle appela Golo, et lui demanda son jugement sur cette peinture. Lui, qui cherchait les moyens de déclarer sa passion, fut bien aise d'avoir rencontré celui-ci; voyant que les serviteurs et demoiselles étaient trop éloignés pour l'entendre, il lui dit : Vraiment, madame, si jamais le pinceau a rencontré, c'est en ce sujet; il n'est point de beauté, quelque excellente qu'elle soit, qui approche de cette image; pour moi j'estime assez d'avoir des yeux pour prendre son cœur. Si votre simple peinture donne de l'amour à ceux qui vous doivent du respect, ne pardonneriez-vous pas à une personne qui en voudrait adorer le prototype? sans doute votre beauté est trop parfaite pour être si cruelle et injuste que de vouloir condamner une passion à qui les dieux ont obéi. C'est parler en idolâtre, répartit la comtesse, ces divinités étant feintes, leur amour n'est qu'une fable. Au moins ne saurait-on nier, répartit l'intendant, que ces mensonges ne puissent exprimer mes véritables

affections. Vous aimez donc, Golo? Oui, madame, et la plus aimable personne du monde. Vraiment, je voudrais bien connaître celle qui vous a donné cette innocente affection, j'avancerais de tout mon pouvoir votre contentement, et si votre dessein s'était arrêté sur quelqu'une de celles à qui je puis commander, je tâcherais de lui rendre votre recherche aussi agréable qu'elle est avantageuse. Geneviève, votre douceur a trop de complaisance; si vous étiez un peu plus sévère, vous seriez moins malheureuse. Je vous laisse penser si Golo avait la tête dans les étoiles, prenant la sage dissimulation de sa maîtresse pour un contentement paisible. Ce fut alors qu'il montra son visage plus à découvert, et que les soupirs firent plus que la moitié de ce mauvais discours : Madame, je ne vois rien d'aimable que vous; ce sont vos attraits qui ont vaincu la constance que j'opposais à ma fidélité; mais puisque je connais que vos réponses favorisent mes desseins, je ne puis être malheureux, si je ne suis sot. Un coup de tonnerre eût frappé Geneviève avec moins d'étonnement que ces mots; néanmoins étant revenue à la liberté de parler, sa colère et son indignation lui représentèrent la honte de son infidélité avec des reproches si aigres, que s'il n'eût eu beaucoup de passion, sans doute il n'eût jamais eu d'imprudence.

Comment, misérable serviteur! lui dit-elle, est-ce ainsi que vous vous acquitez de la fidélité que vous avez promise à votre maître? Avez-vous bien osé porter la vue sur une personne qui a autant d'horreur de votre crime, que d'envie de le châtier, si le repentir ne vous fait sage? La dissimulation dont je me suis servie, n'était-elle pas un avertissement à votre témérité, que je ne la voulais pas écouter? Gardez-vous de me tenir jamais de semblables discours, si vous êtes aussi soigneux de votre bien que vous l'êtes peu de votre devoir; j'ai des moyens de vous faire repentir de votre folie. L'indignation et le dépit empêchèrent le reste de son discours. Que dira Golo? il n'est point temps de parler, et puis il voit que les serviteurs se sont aperçus de l'émotion de la comtesse; se persuadant qu'une autre occasion la rendrait plus favorable à ses poursuites, il les remet avec une réponse qui le tire hors de soupçon des serviteurs, et l'excuse auprès de sa maîtresse. Madame, répartit ce rusé, s'il y a de la faute en ce que vous me reprochez, elle est pardonnable, n'étant pas volontaire.

J'espère faire une telle satisfaction à la personne que j'ai offensée, que si elle est raisonnable elle ne sera pas fâchée. Ceux qui ouïrent ces paroles, n'ayant pas conçu ce que la comtesse avait dit, crurent que l'intendant, homme colère et brutal, avait offensé quelqu'un de la maison, et qu'il promettait de satisfaire aux plaintes qu'on lui en avait faites.

Cette rencontre passa de la sorte; mais Golo, qui n'eût pas brigué la conquête, si elle eût été facile, redoubla sa passion, et estima le bonheur de la posséder par la difficulté de l'acquiescer. Il pense, il médite les moyens d'en venir à bout.

Enfin, voici la plus injuste, la plus honteuse et la plus criminelle pensée qui puisse tomber dans l'esprit d'un bon serviteur. Il y avait un cuisinier à la maison qui avait gagné les bonnes grâces de la comtesse par sa vertu; c'était là le seul artifice et la magie dont il fallait user pour posséder son cœur et son affection. L'intendant l'ayant assez reconnu avec les autres domestiques, résolut de faire encore une fois ses honteuses demandes; et en cas qu'il fût refusé, de rendre la chasteté de Geneviève suspecte à celui qui n'en devait pas douter. Sa grossesse servait de prétexte à la malice et à l'envie que les autres serviteurs portaient à ce pauvre cuisinier.

Un jour après souper que la fraîcheur du temps convia la comtesse de sortir, comme elle se promenait dans un parterre, séparée de ses filles, Golo, feignant d'avoir quelque affaire à lui communiquer, s'en approche; après plusieurs feintises à dessein pour sonder le goût et être les espions du combat qu'il préparait à sa chasteté; après s'être mis en mille postures, pris une infinité de contenance; après avoir allégué toutes les mauvaises raisons de sa passion, il finit ainsi: Ce discours, madame, n'est pas pour vous contraindre de m'aimer contre votre inclination, mais seulement pour vous chérir à une dernière requête que je vous fais d'avancer ma mort avec ce fer, puisque votre rigueur ne permet pas à ma constance d'espérer ce que mérite mon amour, ce serait m'obliger d'une faveur signalée de me faire mourir d'autre façon que lentement. Au même temps qu'il lui tenait ce discours, il lui présentait un poignard. Si la comtesse n'interrompit point les importunités de ce perfide, ce fut le dépit qui l'empêcha, car aussitôt qu'elle put le faire, commandant à sa juste passion de ne le point échapper, elle lui répartit: Golo, je croyais que ma douceur

aurait congédié votre présomption, et que c'était assez de vous avoir montré que votre poursuite était trop honteuse pour n'être pas vaine; mais puisque ma bonté vous est inutile, je vous déclare que si jamais vous êtes si hardi que d'ouvrir la bouche à de semblables propos, mon mari en sera averti.

Ah! Geneviève, qu'avez-vous dit? cette parole vous coûtera la vie, si la crédulité de Sifroy seconde les artifices de Golo; que ne le faites-vous sans le dire? vous montrez bien que votre naïveté a plus de candeur que votre conduite de prudence.

Mon cher lecteur, c'est maintenant que vous allez voir souffrir l'innocence; apprenez d'elle comme il faut endurer de bonne grâce. L'histoire que je m'en vais décrire est capable d'en donner l'exemple et les motifs. Notre intendant, piqué de ce refus, se retira plein de rage et de fureur; cet orage éclatera bientôt en une furieuse tempête.

A quelques jours de là, Golo fit appeler deux ou trois des plus affidés de la maison, puis ayant fait couler trois ou quatre larmes de ses traitres yeux, il dit en soupirant: Mes amis, je ne saurais vous expliquer avec combien de déplaisir je suis contraint de vous découvrir une chose que je vous ai cachée aussi long-temps que j'ai espéré de la correction dans le déplorable sujet de ce discours; et véritablement, si le péché particulier de notre infortunée maîtresse ne passait en un scandale public, et que la honte ne ternit point la gloire de son mari, je permettrais à mon silence de faire le crime de Geneviève, de peur de publier le déshonneur de Sifroy. J'ai honte de vous dire ce que je pense, mais quel moyen de vous cacher une chose dont vos yeux sont témoins? Ceux qui n'ont point aperçu leurs sales actions les pourront estimer innocens; mais, hélas! qui peut le faire? La flatterie de leurs paroles, la mollesse de leurs œillades, la liberté de leurs actions, et la grossesse sont des voix qui nous disent trop haut notre malheur. Pour moi, sur la fidélité duquel notre maître s'était reposé du soin de sa femme, comme j'avais plus d'obligation de veiller sur ses déportemens, aussi ai-je vu des choses que je croyais bien être fausses, pour les mécroire. Traitre et perfide valet, est-ce ainsi que tu couvres ta malice du prétexte de la dévotion? est-ce ainsi que tu caches ta magie sous le beau semblant d'une piété? Je dis ceci, mes amis, sur ce qu'il est possible d'estimer que madame ait jeté les yeux sur ce coquin, s'ils

n'ont été aveuglés par la force de quelque charme. J'ai cru devoir prendre vos avis sur une si mauvaise affaire, afin de cachier l'infamie de cette maison, autant qu'il est possible. Pour moi, je crois qu'il faut mettre ce misérable cuisinier dans un cachot, attendant le retour de notre maître; et parce que madame le pourrait élargir, étant libre, il ne sera pas hors de propos de lui faire tenir la chambre avec le plus doux traitement que saurait espérer un criminel. Cependant je donnerai avis à monsieur de la diligence que nous avons apportée à cette affaire. Toute cette belle harangue n'était pas pour persuader ceux qui étaient déjà prévenus de l'innocence de la comtesse, mais seulement pour gagner quelque apparence de fermeté dans une injustice si manifeste.

Voilà donc la résolution prise contre ces deux innocentes victimes. Un matin que Geneviève était encore au lit, Golo appela le cuisinier avec des paroles qui avaient cela de commun avec le tonnerre, qu'elles ne grondaient que pour lancer la foudre; lui reprocha qu'il avait mis un poison amoureux dans les viandes de la comtesse, par le moyen duquel il avait disposé de ses volontés et de sa personne. Le pauvre Drogran eut beau protester qu'il était innocent, et appeler le ciel et la terre à témoins de ses déportemens supposés et de l'honnêteté de sa maîtresse, il fallut passer le guichet, et faire une longue pénitence du péché de Golo, n'ayant d'autre consolation dans ses ennuis que les larmes qu'il répandait jour et nuit dans sa prison.

Ce fut une chose digne de compassion quand ce malheureux imposteur alla dans la chambre de Geneviève, pour lui faire le mauvais discours qui avait rendu Drogran coupable. Véritablement la sainte dame eut besoin de toute sa vertu dans cette rencontre; encore sa patience échappa-t-elle un peu; mais comme il n'y avait personne qui ne fût à Golo, aussi il n'y eut aucun qui écoutât ses plaintes, qui fût ému de sa misère. On la prend, on la mène dans une tour d'où elle pouvait assez entendre les pitoyables cris de Drogran, mais non pour en soulager les maux. Pour expliquer les regrets de Geneviève, il faudrait être touché des mêmes ressentimens qu'elle; et, pour moi, j'aime mieux que vous les méditez que de vous les mal exprimer. Tant de regrets pouvaient faire mourir une femme grosse de huit mois, si Dieu n'en eût pris un soin parti-

culier. Toute la consolation qu'elle avait parmi tant de tristesse, c'était que le ciel ne pouvait laisser cette injure impunie, sans en déclarer le complice; sachant quelquefois de faire sortir ses esprits de prison, elle se plaignait amoureusement en cette sorte:

« Hélas! mon Dieu, est-il possible que vous permettiez les maux que je souffre, ayant une parfaite connaissance de leur extrémité? que vous ai-je fait, pour me rendre le triste sujet de tant de douleurs? Les petits services que je me suis efforcée de vous rendre me faisaient espérer une meilleure fortune; je vois maintenant, ou que vous châtiez rigoureusement les défauts, ou que vous méprisez de connaître leur mérite. Mais, très-pitoyable père! n'avez-vous point de châtement plus doux et moins honteux? la perte de mes richesses n'était-elle point capable de faire l'épreuve de ma patience, et de punir les révoltes de mon cœur? les maladies ne pouvaient-elles expier mes offenses? la mort de mes parens, la mienne propre était trop peu de chose pour tenter ma fidélité. O que vous m'eussiez obligée si votre justice eût pu se contenter de cela! Cette faveur me serait bien plus nécessaire, je ne la demande pas pourtant, pourvu que cet innocent que je porte ne soit pas opprimé sous ma ruine; je consens que vous permettiez qu'on me cache dans les ténèbres d'une prison, et qu'il voie la lumière du jour et celle de votre grâce. Qu'on me frappe, et que les coups ne tombent point sur lui. Qu'on me calomnie, et que le blâme ne lui demeure point. Qu'on me fasse mourir, et qu'il vive. Je pourrai espérer de votre miséricorde qu'un jour on reconnaitra que la mère était misérable, mais innocente; affligée, mais sans péché; calomniée, mais sans sujet; condamnée, mais sans crime. Mes cendres recevront cette satisfaction de mes ennemis, et mon âme sera contente, si vous me permettez d'attendre cela de votre bonté. Je ne languirai point sans quelque sorte de plaisir, et je tiendrai à faveur de me noyer dans mes larmes, pour n'avoir pas voulu brûler d'un feu qui vous eût été désagréable. »

La comtesse ne dissimule plus, sa douceur s'est tournée en une juste indignation. Si Golo pense la flatter, elle lui dit des injures; s'il lui fait des promesses, elle les méprise; s'il la touche, elle s'écrie. Quelquefois il lui disait que le moyen de couvrir sa honte c'était de lui permettre ce qu'un misérable cuisinier avait obtenu avec facilité. A ces paroles, la comtesse

ne pouvait non plus commander à sa colère, que satisfaire aux vengeances qu'elle lui inspirait. Traître, perfide, disait-elle, n'es-tu pas content de m'avoir rendue misérable, sans me vouloir faire adultère? Jusqu'ici je ne t'ai regardé que comme un méchant homme, mais maintenant je te tiens pour un cruel tyran. Achève, perfide, achève tes cruautés, la chasteté à ses martyrs, je ne refuse pas d'en être, car d'attendre que je te permette autre chose que de me tuer, c'est perdre ton temps et tes peines.

Ce malheureux, considérant que sa maîtresse avait trop de vertu pour pécher, tâcha de couvrir son crime sous prétexte de mariage; il fit donc courir le bruit que le palatin s'étant embarqué sur mer pour son retour, y avait fait naufrage. Sur cette nouvelle, il disposa des lettres qu'il fit glisser dans les mains de Geneviève, afin de la disposer à ses recherches par l'assurance de la mort de son mari. Mais la sainte Mère de Dieu découvrit cet artifice : ce qui anima la comtesse d'un tel esprit, que l'intendant ne lui fit pas plutôt l'ouverture de son mariage, qu'elle le renvoya avec un soufflet. Cet artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à sa nourrice, qui ne fit jamais une si mauvaise action que de lui donner la mamelle. C'était de la fidélité de cette femme dont Golo se servait pour porter les nécessités à Geneviève. Il la conjura de gagner le cœur de la comtesse, et d'adoucir son esprit par tous les artifices dont elle pourra s'aviser. Il espère pouvoir aisément tromper une femme par le moyen dont le diable se sert contre un homme; mais certes il se trompe, car il trouve que Geneviève est un rocher. Si les vents la battent, c'est pour l'affermir, si les flots la frappent, c'est pour la polir; ni menaces, ni flatteries, ni douceurs, ni cruautés, ni violences, ni finesses ne peuvent rien contre une âme si pleine de vertus. Pendant toutes ces menées, le terme de Geneviève arriva. Hélas! pourrais-je dire comme, dans cette nécessité où les bêtes ont besoin d'assistance, la femme d'un puissant palatin fut abandonnée de tout secours? Véritablement il faudrait être de quelqu'autre matière que de marbre, pour refuser des larmes à une si extrême misère.

Voilà donc notre sainte comtesse dans les douleurs de l'enfantement! voilà son fils dans ses propres mains! Qui pourrait voir ce qu'elle lui dit sans pitié? Certes il ne serait pas plus

aisé de la voir sans larmes que sans yeux. Hélas! mon pauvre enfant, que ton innocence m'a causé de douleur! ah! que mes misères te seront souffrir de maux! Craignant que la nécessité de toutes choses, et les incommodités du lieu ne le fissent mourir hors de la grâce de Dieu, elle le baptisa

Hardiment, Geneviève! appelez votre fils Benoni-Tristan; il doit porter le nom de sa marraine, puisque Dieu, qui est son parrain, n'en a point. Après que ce petit enfant fut ondoyé, elle l'enveloppa dans la vieille serviette qu'on lui avait laissée.

Quand la nourrice dit à l'intendant qu'il y avait deux prisonniers dans la prison, que la comtesse était extrêmement abattue de tristesse et de douleur, la compassion, qui n'avait point trouvé d'entrée dans l'âme de ce barbare, fit alors son dernier effort pour le toucher. Enfin, il se relâche jusqu'à lui donner un peu plus de pain qu'à l'ordinaire, plutôt pour conserver sa passion, ou faire vivre sa douleur, que pour lui porter du soulagement.

Une complexion forte et robuste se fût ruinée parmi tant de pauvreté et d'angoisses. Ce ne fut donc pas un petit miracle de voir Geneviève plus belle et plus fraîche après les douleurs de ses couches, dans les ressentimens de tant d'amertumes, qu'elle ne paraissait parmi l'aise et les délices de sa prospérité. On eût pu croire, après l'avoir vue, qu'elle était de la nature de cette fleur qui n'est jamais plus gaie et plus vive que lorsqu'on la foule aux pieds. Notre intendant étant allé dans son cachot, trouva de nouvelles lumières, dont il fut si ébloui, qu'il pensa mourir d'amour; mais trouvant cette sainte femme ferme dans sa résolution de vivre misérable, de mourir chaste plutôt que d'acheter les félicités par la perte de son honneur, il résolut de donner le dernier coup à sa mauvaise fortune.

Tout ce procédé était encore inconnu à Sifroy; il estima donc qu'il devait prévenir l'esprit de son maître, et lui faire savoir le malheur de sa maison. Deux mois s'étaient écoulés depuis les couches de Geneviève, quand il instruisit un de ses serviteurs pour lui en porter les nouvelles : encore voulut-il faire paraître de la prudence dans sa malice; et, à cet effet, il écrivit ces trois mots au palatin :

« Monsieur, si je n'appréhendais de publier une infamie que je veux cacher, je confierais un grand secret au papier; mais tous vos domestiques, et particulièrement celui-ci, ayant vu

la diligence dont j'ai usé, les artifices qui ont trompé ma prudence, je n'ai besoin que de leur témoignage pour mettre ma fidélité hors de soupçon, et mon service en estime. Croyez donc tout ce qu'il vous dira, et me donnez avis au plutôt de votre volonté. »

Nous avons dit que le comte était au siège d'Avignon quand il reçut les premières nouvelles de sa femme. Depuis la prise de cette ville, Charles Martel avait premièrement réduit Narbonne où Athime s'était enfermé. Le courage et la prudence de ce grand capitaine le firent remarquer dans la sanglante journée de Tours, au siège des deux villes; néanmoins son génie ne parut jamais mieux qu'à la défaite d'Amoré, roi sarrasin, lequel ayant appris le mauvais succès de sa nation dans la France, y voulut venir, pour n'en jamais sortir; car il fut tué avec tous ses gens, sans qu'aucun échappât au carnage.

Ce dernier combat fut aussi avantageux à la gloire de Martel que le premier, mais il lui coûta plus cher que les autres; car outre un assez grand nombre de morts, il y eut quantité de seigneurs blessés, entre lesquels notre Sifroy reçut un coup qui le tint long-temps dans une ville de Languedoc, où les mauvaises nouvelles que l'artifice de Golo avait faites, lui furent apportées. Jamais changement d'acte ne donna tant d'étonnement à ce misérable, que le discours de ce messenger en mit dans l'esprit du palatin. Il ne méditait que de hautes et cruelles vengeance; de l'admiration il tombait dans la fureur, et de celle-ci dans la rage.

Ah! maudite femme, fallait-il souiller si honteusement la gloire que j'ai tâché d'acquérir dans les combats? pouvais-tu apporter tant d'artifices? Eh bien! tu n'as pas fait compte de mon bonheur; je n'épargnerai pas ton sang, ni celui de cet enfant que tu as mis au monde, pour servir de bourreau à ton crime. Et puis faisant passer devant ses yeux la modestie et l'honnêteté de sa femme, comme s'il eût été délivré de quelque mauvais esprit, il disait d'un sang rassis : *Non, il n'est pas possible que Geneviève m'ait si lâchement trahi; j'ai toujours reconnu ses actions pleines de vertus; son amour étant si ardent; elle n'a pu être si long-temps dissimulée. Dis-moi, mon grand ami, combien y a-t-il que cette misérable est accouchée?* Le messenger répondit : *Il n'y a qu'un mois.*

C'est ici où la malice de Golo a travaillé; car pour mettre

comtesse dans un violent soupçon de culpabilité, il fit dire au palatin qu'elle était accouchée le dixième mois après son départ. Cela pouvait bien être véritable, et Geneviève innocente, puisque la philosophie et l'expérience enseignent que les femmes peuvent porter leur fruit dans le dixième mois, même qu'il s'en est trouvé qui sont allées jusqu'au quinzième et dix-septième. Néanmoins, parce que cela est extraordinaire, Sifroy crut facilement qu'il était aussi contre l'honnêteté

Après avoir pensé à la vengeance de ce crime, que la seule crédulité avait fait, il dépêcha le même messenger vers Golo, avec commandement de tenir sa femme si étroitement enfermée, que personne ne l'abordât; pour ce malheureux esclave qui était en prison, qu'il cherchât dans l'horreur et l'extrémité de son péché, quelque supplice proportionné à son attentat.

L'intendant reçut ce commandement avec plaisir. Pour l'exécuter avec prudence, il fit préparer un morceau à ce pauvre misérable qui lui ôta bientôt le goût de toutes choses.

Voilà le premier acte de notre sanglante tragédie. Le sang de cette innocente victime ne rassasia pas la rage de Golo; au contraire, montant à son excès par les horribles visions de Drogon, qu'il croyait toujours voir devant ses yeux, et par l'appréhension que Sifroy ne vint à découvrir l'innocence de Geneviève, il crut qu'il était temps de penser aux moyens de son entière ruine. Ayant appris que le comte devait arriver bientôt, il alla au-devant de lui jusqu'à Strasbourg. Il y avait assez près de la ville une vieille sorcière, sœur de la nourrice de Golo, dont il crut pouvoir se servir à son dessein. Il va en sa maison, et lui dore les mains, afin de faire voir à Sifroy ce qui n'avait jamais été. Sa batterie étant dressée, il alla au-devant du palatin, qui le reçut avec des témoignages de bienveillance; comme il l'eût tiré à l'écart, il lui demanda l'état pitoyable de sa maison.

Ce fut ici que les larmes et les sanglots de Golo se rendirent complices de sa trahison; à peine prononçait-il une parole sans soupirs. Enfin, après un long et ennuyeux discours, il lui déclara tout ce que nous avons déjà dit; et que pour ne pas faire éclater la perfidie de Drogon, pour sa peine il l'avait envoyé à petit bruit dans l'autre monde. Enfin, l'ayant interrogé fort souvent sur les particularités de son malheur, Golo, craignant d'être surpris dans ses réponses, lui dit : Monsieur,

je ne crois pas que vous doutiez d'une fidélité que je voudrais vous témoigner au préjudice de ma vie; si vous voulez apprendre d'autres preuves de cette affaire, que de ma bouche, j'ai moyen de vous faire voir comme le tout s'est passé. Il y a près d'ici une femme fort savante, qui vous fera voir toutes ces mauvaises pratiques.

A ces promesses, Sifroy est surpris d'une curiosité qui lui causa beaucoup de regrets. Il le prie de le conduire en sa maison, ce qu'il lui promet. Sur le soir, le comte avec son confident se déroberent de la suite, et se coulèrent dans le logis de la sorcière. Le palatin lui met une bonne quantité d'écus dans la main, et la conjure de lui faire voir tout ce qui s'était passé pendant son absence. La fausse vieille, qui voulait accroître son désir par son refus, feint d'y trouver de la difficulté, même de l'en détourner par beaucoup de raisons, lui représentant qu'il pourrait peut-être voir des choses dont l'ignorance lui serait plus utile que la connaissance n'en était désirable, et qu'un malheur n'est jamais entier quand il est caché. Tout cela ne se disait que pour donner plus d'envie à Sifroy d'être trompé. Le voyant donc résolu, elle le prit par la main avec Golo, et les mena en une petite voûte qui était dans sa cave, où rien ne donnait de lumière que deux chandelles de suif vert. Après avoir marqué deux ronds d'une baguette, elle mit Sifroy dans l'un, et Golo dans l'autre, elle jeta un miroir dans un vase plein d'eau, sur lequel la sorcière murmura certains mots dont l'horreur faisait dresser les cheveux. Cela fait, elle tourna trois tours à reculons, approcha du vase, fouilla autant de fois dans le mouvement de l'eau, fit approcher le comte, qui s'inclina trois fois, en jetant les yeux sur le miroir. La première fois il aperçut sa femme qui parlait au cuisinier avec un visage riant, un œil plein de douceur; la seconde fois il vit Geneviève qui passait ses doigts entre ses cheveux, le flattant avec beaucoup de mignardise; mais la troisième fois il vit des privautés qui ne se pouvaient accorder avec la modestie. Imaginez-vous avec quelle fureur il sortit de ce petit enfer. Oh! quelles paroles ne dit-il point! que de funestes cruautés n'appelle-t-il point à la vengeance de sa fureur!

Quand un éléphant est en furie, c'est assez de lui montrer une brebis pour l'adoucir. L'intendant, qui craignait que le

même retour n'arrivât à son maître, résolut, en éloignant Geneviève, de lui ôter un objet de douleur de devant les yeux. Il remontra au comte qu'il était à craindre que sa juste colère, voulant punir le crime de sa femme, ne le publiât, qu'il jugeait plus à propos de donner la commission à quelqu'autre, qui s'en déferait doucement, pendant qu'il se rendrait à petites journées dans sa maison.

Ce conseil fut accueilli du palatin avec beaucoup de louanges, et parce qu'il n'estimait personne si affidé que celui qui en était l'auteur, il lui donna charge de l'exécuter, bien que Golo témoignât du déplaisir en obéissant. L'intendant, de retour à la maison, ne manqua pas de révéler tout le mystère à la nourrice, avec défense de le communiquer à personne. Mais la Providence de Dieu ne voulut pas que cette femme fût plus secrète que les autres qui ne peuvent rien taire de ce qu'elles savent, et qui n'ont du silence que pour les choses qu'elles ignorent. A peine eut-elle appris ce dessein de la bouche de Golo, qu'elle le versa dans l'oreille de sa fille, qui, pour avoir une méchante mère, n'était pas sans quelque qualité louable, et surtout sans une tendre compassion des misères de Geneviève. La comtesse s'apercevant qu'elle pleurait, lui demanda la cause de ses larmes.

Ah! madame, répondit cette fille, c'est fait de votre vie: Golo a reçu commandement de monseigneur de vous faire mourir. Eh bien! ma fille, dit la comtesse, il y a long-temps que je demande cette faveur à Dieu; mais que deviendra mon pauvre enfant? Madame, il doit mourir avec vous. A ces paroles, Geneviève demeura immobile; le premier mot que la douleur lui permit de former, fut celui-ci: Ah! mon Dieu, permettriez-vous que cette petite créature, qui ne sait pas encore pécher, fût affligée, et qu'un enfant fût coupable, parce qu'il est malheureux? en disant ceci elle trempait ses petites joues de ses larmes, puis ayant donné à l'amour tous les baisers qu'il demandait, elle s'adressa à cette bonne fille: M'amie, je ne sais pas si je te dois supplier de rendre un dernier service à la plus misérable de toutes les femmes; tu me peux obliger avec bien peu de peine et sans hasarder, puisque tout ce que je demande de ta courtoisie, c'est que tu m'apportes de l'encre et du papier; tu en trouveras dans le cabinet qui est proche de ma chambre: tiens, en voilà la clef, prends-y

tout ce que tu désireras de mes joyaux. La fille ne manqua pas de faire ce dont elle l'avait priée, glissant après un billet dans le même cabinet d'où elle avait tiré le papier. Sitôt que le lendemain commença de paraître, Golo appela deux serviteurs qu'il estimait les plus affidés, et leur commanda de conduire la mère et l'enfant dans un petit bois qui était à une demi-lieue du château, de les tuer sans bruit, puis jeter leurs corps dans la rivière. Et pour avoir quelque marque de leur cruelle obéissance, il voulut qu'ils lui apportassent la langue de cette méchante mère : c'est ainsi qu'il appelait cette innocente comtesse. Quelle apparence de rien refuser à un barbare qui a le pouvoir de se faire obéir ? On va dans la prison, on dépouille la pauvre dame de ses habits, on lui fait revêtir de vieux haillons, et en ce pitoyable état, on la mène au supplice. Notre comtesse, que la douleur avait empêché de parler jusqu'alors, se retournant vers la maison où elle avait souffert tant de cruautés, dit en soupirant :

« Adieu donc, triste séjour de mes peines ! adieu, puisque le ciel veut que je meure, je quitte volontiers un lieu où j'ai enduré tant de cruels maux ; mais puisque les hommes manquent au témoignage de mon innocence, je veux que tout ce qu'il y a de créatures insensibles dans l'enceinte de tes murailles, accusent ma lâcheté, si j'ai manqué à mon devoir, et louent ma vertu, si je suis innocente. Adieu, pour jamais ! »

Nos deux innocentes victimes étaient arrivées au lieu où se devait faire le sacrifice, l'un des ministres de cette barbare exécution levait déjà le coutelas pour égorger le petit enfant, quand la mère demanda de mourir la première, afin de ne pas mourir deux fois. Oh ! qu'une beauté misérable a de pouvoir sur un cœur qui n'est pas de bronze ! Croiriez-vous que ceux que Golo avait choisis pour ôter la vie à la comtesse, furent ceux qui la lui conservèrent ? Les paroles qui sortaient de sa bouche, changèrent leur volonté ; pas compassion l'un dit à l'autre :

« Camarade, pourquoi trempérons-nous nos mains dans un si beau sang que celui de notre maîtresse ? laissons vivre celle à qui nous n'avons rien vu faire digne d'une si cruelle mort ; sa modestie et sa douceur sont des preuves infaillibles de son innocence ; peut-être un jour viendra qui mettra sa vertu en évidence, et notre condition en meilleure forme. »

Il serait malaisé de vous dire qui eut le plus de peine à consentir à ce dessein, ou de ceux qui voulaient lui ravir la vie, ou de celle qui devait la perdre ; néanmoins le regret de voir égorger un innocent de cinq mois, fit consentir Geneviève à être malheureuse pendant quelque temps, se persuadant que la nécessité la ferait finir avec moins d'horreur que par le fer et l'épée. Cela ainsi résolu, les deux serviteurs commandèrent à leur maîtresse de s'écarter si avant dans la forêt, que Sifroy ne pût jamais en avoir nouvelle. Il était facile de se cacher dans un bois qui semblait n'avoir été fait que pour retirer les ours et les bêtes farouches ; son étendue donnait de l'horreur aux plus hardis, quand il le fallait traverser, et son obscurité était la demeure du silence ; que si quelque chose l'interrompait parfois, ce ne pouvait être que les hurlemens des loups, les cris des hiboux et les gémissemens de l'orfraie. La douleur de la comtesse y tint bien sa partie, après qu'il lui fut permis de vivre parmi les bêtes. Allez hardiment, Geneviève, allez dans un lieu que vous avez autrefois si ardemment désiré, et reconnaissez que Dieu ne vous avait donné de l'inclination à la solitude, que pour vous en adoucir les incommodités. Comme les serviteurs s'en retournaient au château, il survint un accident qui les fit repentir de leur pitié, se souvenant que Golo leur avait commandé de lui apporter la langue de Geneviève pour assurance de leur fidélité ; ils retournèrent sur leurs pas, afin d'exécuter ce que la compassion leur avait empêché de faire. Dieu, qui conduisait cette affaire, permit qu'ils rencontrassent un petit chien, qui reçut la faveur de perdre la langue pour sa maîtresse.

Étant arrivés à la maison, l'intendant reçut la nouvelle de ce qu'ils devaient avoir fait par son commandement, dont il ressentit une joie fort sensible. Aussitôt il en donna avis au palatin, en la maison duquel il faisait le comte. Sifroy arrivé, on ne parle que de chasse, de débauche et de récréation, afin de divertir toutes les pensées qui pouvaient lui rappeler sa mémoire de sa femme.

Un jour le comte étant tombé sur le discours de ses afflictions et misères, contre l'intention de notre intendant, il lui raconta que la nuit passée il avait songé qu'un grand dragon lui avait ravi sa Geneviève. Vraiment, repartit Golo, qui faisait tout servir à ses artifices, voilà un songe qui vous dit trop

clairement votre malheur; ce dragon, c'est le traître Drogan, qui a si lâchement péché contre son devoir. Vous n'en pouvez douter, puisque le songe a seulement renversé une lettre de son abominable nom, pour vous donner assurance d'où vient notre désastre; et véritablement, outre ce que je viens de vous dire, nous apprenons dans l'histoire que plusieurs personnes ont songé la même chose, lorsque l'impudicité de leurs femmes les faisait adultères, ou que la violence de quelqu'un les contraignait à cette liberté; mais, monseigneur, vous devriez éloigner toutes ces noires pensées de votre esprit.

Laissons là le comte chercher des divertissemens à sa mauvaise humeur, et allons voir Geneviève dans l'épaisseur d'un bois où nous l'avons laissée. Aussitôt que les deux serviteurs l'eurent abandonnée, ses premiers pas la portèrent sur le bord de la rivière qui passait auprès du château. Ce fut là qu'elle prit la bague que Sifroy lui avait mise au doigt, quand il partit pour la France, et puis la jeta dans le courant des flots, protestant qu'elle ne voulait point porter la marque d'une vertu qui lui avait causé tant de malheurs; et puis, rentrant dans la forêt, elle chercha quelque retraite pour se défendre de la rage des bêtes, et pour mourir à couvert. Comme elle était en cette recherche, et que les créatures insensibles avaient horreur de la secourir, elle ouït cette voix qui sortait du milieu de cette forêt : *Geneviève, ne crains point, j'aurai soin de toi et de ton fils.* Sur l'assurance de cette promesse, elle pénétra plus avant dans la forêt, sans apercevoir aucune chose qui pût lui promettre quelque consolation.

Deux jours s'écoulèrent dans cette extrémité, sans que chose du monde consolât sa douleur, que la liberté de se plaindre. Si ses souffrances lui étaient sensibles, celles de son enfant lui étaient insupportables; et je ne sais point de patience qui eût pu supporter tant de maux, et se taire. Le jour ne semblaït luire que pour lui montrer l'horreur du lieu où elle était; la nuit remplissait son esprit d'ombres, aussi bien que ses yeux de ténèbres. Rien ne se présentait à son imagination qui ne fût plein de terreur, le souffle d'un zéphyr, le mouvement d'une feuille formaient des monstres plus terribles que ceux de la Lybie. Le soin de son Benoni augmentait beaucoup ses craintes, considérant qu'il avait couché deux nuits au pied d'un chêne, n'ayant que de l'herbe pour lit, et qu'un peu de

ramée pour défense. Ce qui toucha plus sensiblement son âme, ce fut d'ouïr, le troisième jour, cette petite créature dont les gémissemens demandaient les secours de ses mamelles; mais, hélas! elles étaient sèches : tout ce qu'il pouvait en tirer, n'était qu'un peu de sang corrompu. Ce fut pour lors qu'elle permit à sa douleur de dire : Mon Dieu! mon Sauveur! pourriez-vous souffrir que cet innocent meure faute d'avoir une goutte d'eau, pendant que les auteurs de sa misère regorgent de biens? Où est cette Providence qui vous fait prendre soin des corbeaux et des vers? Si votre parole ne nous trompe, vous lui devez la même faveur que vous faites à ces animaux, puisque sa naissance n'est pas moins considérable. Regardez, pitoyable Seigneur, regardez cet enfant; regardez-le trainer dans la poussière, et prenez compassion de ses maux, où pour les finir, ou pour les alléger. Permettez-vous que l'on dise que le soin général de votre Providence doit exempter ce misérable de la règle inflexible de vos miséricordes? Permettez-vous que les innocens périssent de faim, pendant que vos ennemis abusent de vos bienfaits, et irritent votre justice? C'est quasi mal faire que de faire du bien aux méchants, et haïr la vertu que de la voir persécuter sans pitié. Où est-ce que ma douleur m'emporte? pardonnez ce blasphème à mon impatience; c'est assez que vous voulez une chose pour qu'elle soit juste; puisqu'il vous plaît que je meure, je le veux.

En disant ceci, elle reposait son Benoni à terre, retirant ses yeux de ce sujet de tant de misères; mais quand elle eut marché quelque pas dans le bois, le doux murmure d'un ruisseau l'assura qu'il y avait une source assez près de là; ce qui l'obligea de prendre son fils pour la chercher, et l'ayant trouvée, elle rafraîchit la bouche de son Benoni, et retint son âme qui était prête à quitter ce petit corps, par faute de nourriture.

Voilà un des effets de la Providence de Dieu; il était encore besoin d'une retraite pour servir d'asile à ces pauvres bannis : Geneviève en trouva une très-belle assez proche de la fontaine. C'était un antre dont l'entrée se couvrait d'un buisson fort épais, où la mère et le fils marquèrent leur demeure pour sept ans : encore était-il nécessaire d'avoir quelque nourriture. O bonté du ciel! que vous êtes douce! et que vos soins sont amoureux!

Pendant que notre pauvre comtesse travaillait son esprit de cette pensée, elle ouït un bruit comme si quelque cavalier

eût poussé au travers des halliers, et elle vit paraître une biche, qui, sans s'effrayer, s'approcha d'elle; son étonnement s'accrut bien davantage, quand elle vit que cette biche regardait l'enfant avec compassion, que, se joignant à la mère, elle le flattait, comme si elle eût voulu dire que Dieu l'avait envoyée là pour être sa nourrice. De fait, ayant aperçu que son pis était plein de lait, elle prit son fils, et, caressant la biche de sa main, le fit téter.

Ah! qu'il faut peu pour gagner un bon cœur! Croyez-vous que Geneviève ait reçu ce bienfait avec des sentimens de joie qui essayèrent toutes ses tristesses? Le contentement de cette première faveur s'augmenta beaucoup, quand elle reconnut par expérience que la biche venait deux fois par jour, sans recevoir d'autre salaire de ses bons offices, que quelques poignées d'herbe et les caresses de la comtesse. Je pourrais dire que parfois elle lui parlait comme si elle eût été douée de raison, lui donnait des témoignages d'amitié comme si elle en eût été capable.

Ce fut la seule assistance que notre petit innocent tira des créatures l'espace de sept ans; pour la comtesse, la terre lui fournissait des herbes et des racines. Celui qui considère que Geneviève était une princesse élevée dans les délices d'une cour, n'aura point de peine à s'imaginer ses ennuis. N'était-ce pas un spectacle digne de compassion de voir la femme d'un palatin au défaut de toutes choses? Son palais changé en une affreuse solitude, sa chambre en une grotte effroyable, ses courtisans en bêtes farouches, sa musique en hurlemens de loups, ses viandes délicates en racines très-amères, son repos en inquiétudes, et ses joies en larmes?

Certes, il lui eût fallu n'être pas de chair pour être insensible à tant de malheurs, et quand sa vertu l'eût pu changer jusques-là encore, sa constance eût trouvé des larmes parmi tant de maux, puisque les rochers mêmes ne semblaient suer que de ses souffrances. O qui eût pu ouïr les regrets qu'elle faisait aux échos de ces bois! on eût dit que les arbres s'en plaignaient, que les vents grondaient de dépit, et que tous les oiseaux avaient oublié leur ramage, pour apprendre à gémir sur sa misère. Si les maux de la comtesse touchaient sensiblement son cœur, on ne saurait dire quel tourment ceux de son fils lui causaient, particulièrement lorsque sa langue vint

à se joindre aux premières plaintes de sa douleur, et que ce petit innocent commença à sentir qu'il était malheureux. Cette pitoyable mère le serrait contre son sein, pour échauffer ses petits membres tout glacés, puis, comme elle sentait les tremousse-mens de son Benoni, la pitié perçait si fort son cœur de douleur, qu'elle en tirait mille sanglots, et de ses yeux des larmes infinies. *Ah! mon pauvre enfant, mon cher enfant, que tu commences de bonne heure à être misérable!* A voir l'enfant, on eût dit qu'il avait l'usage de raison; car à ces trois paroles, il poussa un cri si perçant, que le cœur de Geneviève en demeura sensiblement blessé. On ne saurait dire combien de fois la douleur et le froid ont failli la faire pâmer.

Mon lecteur, je te conjure, avant de poursuivre les misères de notre pitoyable princesse, de jeter un peu les yeux par le monde, pour en remarquer la diversité. Tu y verras un nombre infini de femmes beaucoup moindres en innocence et en qualité, qui éclatent dans l'or et dans la joie, pendant que Geneviève est transie de froid, et couverte de sa nudité. Tu y verras le vice honoré, la vertu méprisée, le vice en crédit, la flatterie louée, la vanité estimée, tandis qu'une pauvre dame souffre au coin d'un bois, pour avoir voulu être innocente, et garder sa foi à une personne à qui le ciel l'avait engagée.

O Dieu! qu'il est bien vrai que votre providence marche dans les abîmes qui n'appartient pas à notre esprit de sonder, et que vos conseils sont des précipices à tous ceux qui en veulent chercher la profondeur! N'allons point autre part pour remarquer cette vérité, que dans la maison de Sifroy; aussi bien y a-t-il deux ans que nous en sommes sortis. Pendant que Geneviève pleure, éloignons-nous un peu de sa misère, et rentrons dans le château de son mari; nous verrons qu'il n'y a pas une servante qui ne soit contente, pas un laquais qui ne soit à son aise, pas un chien qui n'ait du pain; l'été à ses plaisirs, l'hiver à ses passe-temps; la chasse, les visites, le jeu et les festins bannissent la tristesse de cette maison; Golo ajoutait tout ce qu'il pouvait d'artifices à la médecine du temps, afin de guérir l'esprit de son maître; il est vrai qu'il ne peut entièrement ôter l'image des vertus de Geneviève de l'âme de Sifroy, sa modestie, son honnêteté, sa piété, sa constance, son adresse, sa prudence, son amour étaient autant d'agréables fantômes qui lui reprochaient nuit et jour sa crédulité. Le

pauvre homme croyait avoir incessamment son ombre à ses côtés; et bien que son mauvais intendant sût éloigner subtilement ces pensées pleines d'inquiétudes, néanmoins elles faisaient toujours quelques impressions sur son esprit. Voici un accident qui ruina presque toute la fortune de Golo, et qui découvrit les replis de sa malice.

Trois ans après le retour du comte, trois siècles de mise, et sa femme, comme un jour Sifroy maniait certains papiers dans son cabinet, il tomba sur le billet que la comtesse y avait fait glisser. Qui pourrait décrire les regrets et les tristesses que ce morceau de papier lui causa? Sa bouche proférait mille malédictions contre Golo, ses larmes arrosaient ce billet, il frappait son estomac, tirait sa barbe et ses cheveux. Tout ce que la douleur peut commander à un homme, c'est ce que le palatin faisait; et certes il eût fallu un cœur de tigre pour lire cette lettre sans pleurer? l'innocence l'avait conçue, et la douleur dictée. Voici ce qu'elle portait :

« Adieu, Sifroy, je m'en vais mourir, puisque vous le commandez; je n'ai rien trouvé d'impossible dans mon obéissance, bien que je trouve quelquinjustice dans votre commandement: je crois néanmoins que vous ne contribuez en rien à ma ruine, que le consentement que vous y apportez : aussi puis-je vous protester que tout le sujet que j'en ai donné, c'est la seule résistance que j'ai faite pour demeurer toute entière à celui qui ne devait partager avec personne. Je passe volontiers d'une vie misérable à un état qui ne peut m'être pire, sur la confiance que j'ai que mon innocence pourra être un jour hors du soupçon que la calomnie l'a jetée. Tout le regret que j'emporte avec moi, c'est d'avoir mis un enfant au monde, qui doit être la victime de la cruauté, et l'innocente cause de mon malheur; toutefois je ne veux pas que ce ressentiment m'empêche de vous souhaiter une parfaite félicité. Adieu, c'est votre infortunée, mais innocente Geneviève. »

L'intendant, qui était aux écoutes, jugea qu'il fallait permettre à cet orage de crever, et que la prudence devait l'éloigner pour un temps de Sifroy. Quand il crut que sa colère était modérée, il vit le comte qui ne manqua pas de lui faire de grands reproches sur le mauvais jugement dans lequel sa malice l'avait précipité. Mais Golo ne manqua point d'artifice pour tromper son maître et pour lui lirer l'épine du cœur.

« Quoi! monsieur, lui disait ce perfide, vous repentez-vous d'avoir ôté la vie à celle qui vous a ôté l'honneur, ou bien doutez-vous de l'avoir fait injustement? Si cela est, votre déplaisir est raisonnable; mais quel sujet avez-vous de le croire, vos yeux ne sont-ils pas témoins de votre malheur? Vos domestiques savent trop combien votre action est équitable, pour la trouver mauvaise. Toute la justice humaine vous permet tout ce que vous avez fait. Voulez-vous être plus sage que les lois, et condamner ce que la raison approuve? Peut-être que cette lettre vous a persuadé sur son innocence; vraiment voilà une plaisante justification! où trouvera-t-on des crimes, si l'on en est quitte pour les nier? Qui sera coupable, si c'est assez de dire que l'on est innocent? quelque méchante que soit une femme, si on la veut louer, elle est toujours sans péché. Plût à Dieu, monsieur, que celle qui avait l'honneur de vous appartenir eût eu moins de malice, ou plus de prudence à feindre, afin de nous donner quelque sujet de bien expliquer sa fidélité, j'eusse été le premier à croire à son innocence, comme j'ai été le dernier à recevoir les soupçons de son infamie. Mais, puisqu'à la perte de son honneur elle a ajouté le mépris de ne craindre personne, vous devez demeurer tout un. »

Ces discours, accompagnés d'une feinte affection, gussaient doucement une insensibilité dans l'esprit du palatin : en sorte que tous ses remords n'étaient que des oiseaux passagers qui donnaient des coups de bec à la dérobée, puis se retiraient par les charmes et les sortilèges dont il était assez bon maître. Pendant que je m'amuse dans le palais de Sifroy, nous laissons l'innocente criminelle en la compagnie de sa biche et de son Benoni; c'est pourquoi retournons, s'il vous plaît, dans la grotte. Je vous avertis pourtant qu'il ne faut plus considérer ce désert comme la retraite des serpens ou le repaire des ours, mais comme une école de vertu, une lice de pénitence, et un temple de sainteté. Après que notre comtesse eut souffert dans cette âpre solitude trois années d'hiver tout entières, puisque le soleil n'y faisait jamais d'été, ses maux se rendirent si familiers, qu'elle n'en avait plus d'horreur, sa patience se perfectionna jusqu'à ce point de regarder ses souffrances comme des délices. L'accoutumance rend toutes choses faciles, ce qui semble au commencement plein d'effroi, s'approprie à la fin. Le poison tue, et néanmoins on a vu un grand roi qui s'en

nourrissait. Ne vous semble-t-il pas que notre Geneviève devait mourir d'impatience parmi ses regrets, et se noyer dans ses larmes? et voilà que tous les jours, se recueillant elle-même, elle offre à Dieu un sacrifice si agréable à sa divine bonté, qu'elle la récompense autant de ses soupirs glacés, que si elle brûlait tout l'encens de l'Arabie.

La première faveur qu'elle reçut du ciel, après trois années de noviciat, fut un jour qu'elle était à genoux au milieu de sa petite cabane, les yeux tournés vers le ciel, dont l'admiration servait d'ordinaire de sujet à ses pensées. Comme son esprit se perdait heureusement dans les immensités de ces beaux ouvrages, elle aperçut un jeune homme étincelant de lumière, qui fendait l'air pour se rendre à son antre. Si Geneviève eût été idolâtre, elle eût pu croire que c'était la lune qui descendait dans ce bois pour être la Diane, ou plutôt le soleil qui s'était détaché du ciel pour visiter un lieu qu'il n'avait jamais éclairé. Son esprit avait trop de lumière pour tomber dans une erreur si lourde; elle prit plutôt cette beauté pour une intelligence du ciel, que pour un de ses astres, quoiqu'il fût entouré de rayons; en quoi sa croyance ne la trompa point, car c'était son ange gardien qui venait de la part de Dieu dans cette caverne. Celui duquel nous parlons avait un visage où la beauté et la modestie se mêlaient avec une majesté si divine, qu'il eût pu se faire adorer par une personne qui ne l'eût pas connu serviteur de Dieu. Outre les rayons qui s'étendaient autour de lui, son corps était couvert d'un crêpe blanc, couleur qui marquait le lieu d'où il venait: il tenait dans sa main droite une précieuse croix, dans laquelle le Sauveur du monde était si naïvement représenté d'un ivoire si luisant, qu'il était facile à voir que les hommes n'avaient pas travaillé à cet ouvrage. Ses cheveux pendaient nonchalemment sur ses épaules, que certaines boucles marquaient comme des gouttes de sang, ses yeux semblaient nager dans la mort, et sa bouche se plaignait dans l'excès de son martyre. Ses membres étaient si délicatement polis, qu'on voyait toutes les veines et les nerfs de ce corps s'élever à fleur de peau.

Quand notre comtesse fut revenue de l'admiration de ces merveilles, l'ange lui présenta la croix, et lui dit: Geneviève, je suis ici de la part de Dieu, pour vous apporter cette croix qui désormais servira d'objet à toutes vos pensées, et de remède

à vos maux; si l'amertume des souffrances vous semble insupportable, mêlez ce sang parmi, et vous trouverez de la douceur dans vos déplaisirs; si quelque pensée de désespoir attaque votre esprit, retirez-vous dans ces plaies où toutes les colombes du ciel ont leur refuge, je vous promets du repos. En un mot, Geneviève, c'est ici le bouclier qui fera tomber tous les ennemis et adversités à vos pieds; c'est la clef qui ouvrira le ciel à votre patience. Recevez cette faveur.

Comme Geneviève fut inclinée, elle reçut la croix pour graver toutes ses victoires, à l'exemple de ce grand capitaine, de qui les grandes victoires ne furent reconnues par Justinien, que de l'aveuglement. Voici un prodige tout miraculeux; ce crucifix suivait Geneviève partout; quelque nécessité qui l'appelât dehors, il l'accompagnait; et si elle cherchait des racines pour se nourrir, c'était sa compagnie: étant dans sa pauvre retraite, il ne s'écartait jamais d'elle. Ce miracle dura quelques mois, et après il s'arrêta en un coin de la grotte, où il y avait un petit autel que la nature avait travaillé dans la roche, et que notre sainte paraît de fleurs et de ramées. Aussitôt que le déplaisir assaillait son pauvre cœur, le Sauveur lui tendait les bras, et lui ouvrait son sein, afin d'y verser tous ses ressentimens. Il est bien aisé de découvrir ses pensées à celui qui ne peut les ignorer, et de mettre toutes ses peines aux pieds de celui qui en peut être le médecin.

Un jour que l'image de toutes ses misères se présenta à son esprit, faisant de ses yeux des sources de larmes, elle se jeta au pied de la croix, lui disant: Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous que la vertu soit si cruellement traitée? n'est-ce pas assez de cinq ans de misères, pour être content de ma patience? Quand j'aurais renversé vos autels, et brûlé vos temples, mes larmes devraient avoir éteint votre colère, si ce n'est que mes soupirs l'allument davantage. Je connais bien maintenant que vous ne m'avez donné autrefois ce qu'il faut de délices, que pour savourer avec plus de déplaisir mes amertumes, et les rendre plus aigres par le souvenir de ma prospérité. N'est-il pas temps de faire paraître que vous êtes le protecteur de l'innocence, aussi bien que le vengeur des crimes? Il y a cinq ans que j'endure un martyre qui ne laisse pas d'être extrêmement cruel, pour être grandement paresseux. Rien au monde n'a consolé ma douleur;

toutes les créatures semblent être aux gages de mes ennemis, pour les augmenter. Un bon discours peut charmer un ennui; et voilà que j'ai presque oublié l'usage de parler, pour être séparée de toute autre conversation que de celle des animaux. La nuit cache de ses ombres la moitié de mes maux; le soleil n'ose approcher de mes yeux, crainte de s'y noyer, ou du moins d'y rencontrer des inquiétudes. Il semble que ma misère soit contagieuse, tant on redoute d'en approcher. La faim, le froid et la nudité sont la moindre partie de mes maux; l'infortune de ce petit innocent m'est plus insupportable que tout cela. Ah! Seigneur, si vous voulez affliger la mère pour quelques fautes qui lui sont inconnues, que ne prenez-vous sous votre protection l'enfant, puisque vous savez qu'il est aussi coupable de mon péché, que capable d'en supporter la peine! Pardonnez-moi, mon Dieu, si la douleur m'arrache de la bouche ces plaintes, puisque j'ignorais la cause de tant de maux, et que je pouvais en chercher le soulagement. En prononçant ces tristes paroles, elle baignait son crucifix du torrent de ses pleurs, qui parlaient bien plus que sa langue. Le petit Benoni mêlait ses larmes avec celles de sa mère. C'était des gémissemens si piloyables, que les rochers ne seraient pas assez durs pour n'en être point touchés.

Enfin, la pauvre Geneviève continue ses regrets, et embrassant amoureusement sa croix, lui disait: Mon Dieu, que vous ai-je fait pour me traiter avec tant de rigueur? Miracle! Pendant que la comtesse parlait, elle entendit le crucifix qui répondit: Hé quoi! ma fille, quel sujet avez-vous de vous plaindre? vous demandez quel crime vous a mise ici? Dites-moi quel péché m'a attaché à la croix? êtes-vous plus innocente que moi? vos maux sont-ils plus grands que les miens? Vous êtes sans crime, et moi suis-je coupable? vous n'avez jamais pensé à l'infamie dont on a noirci votre réputation; peut-il être que je sois séducteur ou magicien, comme on me l'a reproché? vous ne recevez aucune consolation des créatures, n'est-ce pas assez de celles du créateur? personne n'a compassion de vos maux, qui en a eu des miens? Les choses même insensibles ont horreur de votre affliction, le soleil ne refusa-t-il pas même de regarder la mienne? Ton fils augmente tes regrets; crois-tu que ma mère ait moins irrité mes tourmens? Console-toi, ma fille, et me laisse le soin de tes

affaires; pense quelquefois que celui qui a fait tous les biens du monde, en a souffert tous les maux. Si tu compares ton calice au mien, tu le boiras avec plaisir, et tu m'en remercieras.

Ce serait une chose superflue de vous dire la confusion que ce petit reproche mit dans l'esprit de notre sainte comtesse, et j'estime qu'il sera fort utile de vous dire que ce discours lui donna tant de courage et de résolution, que toutes ses épines ne lui semblaient plus que des roses, ses amertumes que des douceurs, ses peines et tourmens que d'agréables délices: aussi était-ce le dessein de Dieu de l'amener à la pénitence, et non pas de la pousser dans ce désert par ce reproche. Depuis ce temps-là notre sainte princesse ne demandait plus à Dieu que des douleurs; Dieu ne donnait que des douceurs à notre sainte, pour témoigner que sa vertu ne lui était pas inconnue, et que son innocence était manifestée, et en reproche de celle que possédait le premier homme dans les délices du paradis.

Dieu lui soumit entièrement la rage des bêtes farouches, et la liberté des oiseaux. C'était une chose ordinaire, dès son entrée dans la forêt, que la biche venait allaiter l'enfant, et se coucher toute la nuit dans la caverne avec la mère et le fils, afin d'échauffer ses membres glacés; mais depuis cette dernière faveur, les renards, les chèvres et les louveteaux venaient jouer avec le petit Benoni: les oiseaux se battaient à qui se laisseraient prendre les premiers. La caverne de Geneviève était un lieu où les sangliers n'avaient point de rage, ni les cerfs de crainte; au contraire, on eût dit que notre sainte princesse eût changé leur nature par la compassion de ses maux, et donné quelque sentiment de raison aux bêtes pour connaître ses nécessités. Un jour, vêtant un vieux haillon à son fils en présence d'un loup, cet animal partit aussitôt de l'autre, et alla égorger une brebis dont il apporta la peau à Geneviève, comme s'il eût eu le jugement de discerner ce qui était propre à échauffer le corps de Benoni. La sainte reçut ce présent, mais après l'avoir aigrement reprimandé de ce qu'il faisait du mal à un autre pour lui faire du bien. Ne direz-vous pas, mon cher lecteur, que la cour de Sifroy est pleine de loups et de bêtes farouches, et la grotte de Geneviève de courtisans bien appris? Toute la différence qu'il y a, c'est que dans celle-là les hommes ont la cruauté des loups-

garoux, et ici les bêtes ont la civilité des hommes : comparez la félicité de l'un à l'autre, et vous y trouverez la même différence qu'il y a du plaisir des anges à celui des démons. Il est vrai que la nature n'y produit aucun de leurs contentemens ; mais le ciel y pense assez, faisant couler mille bénédictions dans cette grotte. La nature ne contribue en rien au bonheur de ce désert, mais la grâce en rend même les animaux ministres. J'ai tant de choses à dire à ce sujet, que la crainte de vous ennuyer empêche la volonté que j'ai de les dire toutes. Je passe sous silence cette félicité dont je ne saurais produire d'image plus parfaite que celle de ce jardin où se perdit l'innocence de celui que Dieu avait fait un peu moins que l'ange. Seulement je puis dire que Geneviève avait dans l'obéissance des bêtes, tous les services qu'elle eût pu espérer de la maison de son mari. Voici un trait que je ne saurais passer, pour être plein d'instruction. Il y avait auprès de cette retraite une fort belle fontaine qui fournissait plus de la moitié de la vie à nos deux solitaires. Je ne sais si la comtesse ne s'était jamais mirée dans le cristal des eaux. Comme elle y eut une fois baissé les yeux à dessein ou par hasard, et aperçu les rides de son front, elle eut de la peine à reconnaître la souvenance de ce qu'elle avait été, lui ôtant la croyance de ce qu'elle paraissait.

« Est-ce là Geneviève, disait-elle ? non, sans doute, c'est quelqu'autre que moi. Hélas ! serait-il bien possible que ces yeux languissans et abattus eussent autrefois causé tant d'estime ! Un front coupé de mille rides, qui ressemble à une rude écorce, me dit que ce n'est pas celui qui faisait honte à l'ivoire ; ces joues effacées n'ont rien de pareil à celles qui étaient faites de roses et de lis. Où m'emporte mon erreur ? Je sais que les maux que je souffre n'ont point d'autres sujets. O cruelles douleurs ! vraiment, on peut bien dire que vous êtes barbares, puisque vous avez fait une si étrange métamorphose. Répondez-moi, impitoyables maux : où avez-vous mis la neige de mon teint ? peut-être que vous l'avez fondue pour la distribuer en larmes ; mais ayant déjà tant pleuré, devrais-je encore avoir des maux à plaindre ? Ah ! pauvre Geneviève ! pauvre Geneviève ! »

Pendant que la comtesse se plaignait ainsi, et qu'elle tâchait de se reconnaître dans le cristal de cette fontaine, elle vit une divinité toute semblable à ces nymphes qui, selon les poètes,

habitent dans les eaux. Son esprit fut aussitôt ravi de l'admiration de tant de majesté, son désir la portait à se jeter aux pieds de cette déesse, comme à l'autel de sa miséricorde, où ses affections se pourraient changer en félicité ; le respect la retenait. Flottant ensuite entre la crainte et la confiance, elle entendit une voix à côté, bien qu'elle la crût sortir de cette bouche qui paraissait dans l'eau, elle se tourna, et vit la Reine des anges, sa bonne avocate, qui lui dit : Vraiment, ma fille, vous avez bonne grâce de vous plaindre d'une perte qui est extrêmement désirable ! Vous n'êtes plus belle. Ah ! Geneviève, si vous ne l'eussiez jamais été, vous seriez encore heureuse ! c'est la seule cause qui vous a rendue criminelle, et quand cela ne serait pas, devriez-vous vous plaindre de la perte d'un bien que vous ne devez pas désirer ! Vous avez perdu une chose qui a perdu la moitié du monde, planté l'idolâtrie, et poussé les hommes dans la liberté de tous les vices. Ah ! si vous saviez combien votre noirceur vous rend agréable à mon fils, vous auriez horreur d'avoir été d'une autre couleur. Revenez à vous, ma fille, et ne vous plaignez plus de vos misères, puisque de ces peines vous pouvez composer la couronne de votre gloire.

A peine la Reine des anges eut fini sa remontrance, qu'une nuée plus pure et plus luisante que jamais il se puisse avoir au monde, la déroba aux yeux de notre Geneviève, qui demeura pleine de joie d'avoir vu celle qui fera un jour une partie de cette béatitude de nos saints dans le ciel, et de confusion pour avoir fait cas de sa beauté passée ; néanmoins cette visite remplit son esprit de courage et d'une nouvelle résolution à la patience, disant souvent à Dieu : Eh bien ! mon aimable époux, vous voulez que Geneviève souffre jusqu'au bout, j'en suis contente ; je prétends demeurer aussi fidèle à vos divines volontés dans les angoisses de ma douleur, que dans les prospérités de ma bonne fortune. Vous m'avez voulu apprendre qu'il n'y a rien à aimer au monde que votre bonté. Je ne chéris donc que votre clémence, de m'avoir détrompée de toutes les créatures, pour me servir de leur amour, et me ranger au vôtre. Hélas ! que ferais-tu, mon pauvre cœur, si Dieu ne t'eût empêché d'obéir à tes propres inclinations ? sans doute la vanité le posséderait maintenant. O Dieu ! j'ai un juste sujet de vous remercier de m'avoir tant fait de bien par la perte de si peu

de chose. Que pouvais-je espérer dans la maison de mon mari, sinon un esclavage volontaire, et une honnête servitude? et quel contentement devais-je attendre de voir dans un palais des choses en peinture? Ne vois-je pas le ciel à découvert avec tous les astres qui sont autant d'yeux ouverts pour éclairer ma patience? chaque créature né me sert-elle pas de miroir où j'aperçois quelqu'image de mon Dieu? y en a-t-il une seule qui ne me parle de lui? Ces petits flots d'argent qui se précipitent jusque dans le sein de la mer, ne me disent-ils pas avec leur murmure : Geneviève, voilà comme tu dois fuir dans le sein de Dieu? Ces oisillons ne m'enseignent-ils pas de le louer depuis le matin jusqu'au soir? Eh bien! que pourrais-je espérer davantage des grandeurs qui sont choses vaines, des honneurs qui sont dangereux, des connaissances qui sont prejudiciables, des amitiés qui sont funestes, des plaisirs qui sont sales, des voluptés qui sont lubriques? Ah! mon Dieu, je reconnais bien maintenant la douceur de votre Providence; que votre saint nom soit béni d'avoir sauvé une pauvre et chétive créature, qui n'eût jamais suivi vos attraits, s'ils n'eussent été charmans; vos paroles, si elles n'eussent été nécessaires; ni vos mouvemens, s'ils n'eussent été pressans. Je vous suis intimement redevable de m'avoir fait une si grande faveur; toutefois mon obligation me paraît encore plus grande, si je considère que vous m'avez contrainte d'être heureuse contre ma volonté, en me faisant, dans la solitude, une image du paradis où toutes les félicités sont nécessaires.

Au même temps que notre sainte se perdoit dans les pures et innocentes joies de sa vertu, Sifroy n'avait ni joie, ni contentement dans les plaisirs de sa maison. La nuit ne lui représentait que de noires ombres et de tristes fantômes, le jour ne éclairait que pour lui faire remarquer l'absence de sa Geneviève, et son esprit n'avait que des pensées sombres et mélancoliques; son unique plaisir était dans la fuite des compagnes. Souvent on le voyait rêver tout seul sur le bord de la rivière, remarquant dans l'inconstance des flots l'agitation de son esprit; et comme si cette humeur l'eût rendu sauvage, il se déroba à ses serviteurs, pour donner plus de liberté à ses soupirs dans l'obscurité d'un bois, se fâchant même contre son ombre, si cette obscurité l'obligeait à la suivre. Qu'il pourrait se figurer le désespoir et la fureur où il entra, quand sa

mémoire lui disait : *Tu as fait tuer Geneviève; tu as massacré ton fils; tu as ôté la vie à ton pauvre serviteur, de qui les pâles ombres te suivent incessamment! Geneviève, où êtes-vous? où êtes-vous, ma chère fille, où êtes-vous?*

On peut croire que s'il eût tenu Golo en cette humeur, il eût ramené la coutume de sacrifier aux mânes; mais ce perfide feignit fort à propos un voyage, quand il aperçut l'esprit de Sifroy changé. Si son malheur l'eût arrêté en la maison du palatin, c'eût été fait de sa vie, principalement après l'horrible et effroyable vision de Drogan. Je ne veux point dire que ce fut une illusion de son esprit malade; je sais que Dieu permet quelquefois aux âmes de revenir pour le bien de quelques personnes. Les exemples sont assez de preuves de cette vérité qui est passée jusqu'aux enfans, puisque le riche de l'évangile, qui était toujours vu de couleur de feu, demandait au père des croyans de revenir au monde, afin d'informer son frère des supplices de l'autre vie. Voici le récit de cette effroyable vision :

Un soir que le palatin était couché, il entendit sur le minuit quelqu'un qui marchait à grands pas dans sa chambre; aussitôt il tira les rideaux de son lit, et n'ayant rien aperçu à la lueur d'un peu de lumière qui restait sous la cheminée, il tâcha de s'endormir; mais un quart d'heure après, le même bruit recommença, si bien qu'il aperçut au milieu de sa chambre un grand homme, pâle et défait, qui traînait un fardeau de chaînes, dont il paraissait être lié. Cet horrible spectacle, paraissant dans l'obscurité de la nuit, était capable de faire pâmer un homme moins hardi que Sifroy; mais étant courageux et assuré, il lui demanda ce qu'il voulait, sans témoigner aucune frayeur, s'estimant indigne de trembler pour des ombres, lui qui n'avait pas appréhendé la mort même; néanmoins il ne put commander à une sueur froide qui se répandit sur son corps, principalement quand il vit que cet esprit lui faisait signe de venir à lui; ce qu'il fit aussitôt, le suivant au travers d'une basse-cour, de là dans un petit jardin : il n'y fut pas plutôt qu'il disparut, laissant le comte plus étonné de sa fuite, que s'il eût encore continué une compagnie si peu agréable. La lune favorisa beaucoup sa crainte, car lui ayant montré just qu'alors où il était, elle retira sa lumière, le laissant chercher parmi les ténèbres la porte de sa chambre. S'étant remis dans

le lit, il alla s'imaginer qu'il avait ce grand homme tout de glace à ses côtés, qui le pressait entre ses bras. Cela lui fit appeler ses serviteurs, qui le trouvèrent plus pâle qu'un homme mort; il dissimula sa peur jusqu'au matin.

A peine le jour commençait à paraître, qu'il commanda aux valets de creuser la terre à l'endroit où l'esprit s'était évanoui. On n'avait pas encore creusé plus de deux pieds, qu'on trouva les os d'un homme mort, tout chargé de chaînes et de menottes; il y eut un serviteur qui dit au comte, que l'intendant avait fait jeter le corps du malheureux Drogan en ce même lieu où l'on avait trouvé la carcasse. Sifroy ordonna qu'on lui fit dire des messes pour le repos de son âme. Depuis ce temps-là on n'entendit plus de bruit dans le château; mais l'esprit du palatin lui servit de spectacle, lui donnant des imaginations si épouvantables, que les hommes agités de furie ne peuvent se figurer. Ce fut alors qu'il connut que ses craintes et ses frayeurs étaient des effets de son crime. Rien ne pouvait lui ôter ses imaginations noires et profondes; il avait sans cesse devant les yeux les images de ces trois innocens qu'il croyait avoir tués. On entendit souvent ces paroles sortir de sa bouche: *O Geneviève! que tu me tourmentes!*

Ses amis tâchaient de le tirer de cette mélancolie, mais la main de Dieu le poursuivait en tous lieux; l'image de son crime ne l'abandonnait jamais. Les démons portent partout leur enfer, et un méchant croit toujours son bourreau avec lui. Sifroy avait péché par une soudaine précipitation, et Dieu, tout au contraire, en ses procédures, le voulait châtier d'une peine lente et paresseuse, afin de lui faire sentir combien il est dangereux de ne pas prendre conseil de sa raison sur les accidens qui nous arrivent.

Pendant que nous nous amusons aux horreurs du comte, nous délaissions Geneviève: c'est bien avant dans la septième année de sa solitude, que le petit Benoni commençait d'avoir, avec le sentiment de ses misères, l'usage plein et entier de sa raison. Sa mère n'oubliait rien de tout ce qui pouvait servir à son instruction, n'ayant pas le moyen non plus que le désir de lui laisser les biens de la fortune, elle ne voulut pas le laisser dépourvu de ceux dont sa pauvreté le pouvait faire riche. Tout son soin était de lui apprendre à connaître Dieu, l'amour et la révérence que nous lui devons, et qu'il n'était pas

semblable à ces bêtes qui jouaient avec lui, d'autant qu'il avait une âme qui ne devait jamais mourir, et que ces animaux ne l'avaient que pour un temps. Le matin et le soir, avant de se reposer, elle le faisait mettre à genoux devant la croix, et jamais elle ne lui permettait de têter la biche qu'après avoir prié Dieu. Ce petit enfant montrait tant d'inclination au bien, que sa mère en était transportée de joie. Il lui faisait mille petites questions qui montraient assez la gentillesse de son naturel, et la bonté de son esprit. Cela faisait quelquefois pleurer sa pauvre mère, considérant que son fils méritait bien d'être élevé dans une autre école que parmi les bêtes. Elle n'accorda jamais à Benoni de lui dire la cause de ses larmes; mais dissimulant avec prudence, elle crut ne devoir pas accroître ses maux, en lui en découvrant l'auteur.

Je ne saurais oublier un discours qui ajouta presque aux pleurs de Geneviève la perte de sa vie. Un jour que cet enfant jouait sur le sein de sa mère, et la flattait amoureusement de sa main, il lui demanda: *Ma mère, vous me commandez souvent de dire: Notre Père qui êtes aux cieux; dites-moi quel est notre Père? Ah! petit innocent, que dites-vous? Cette demande est capable de faire mourir votre pauvre mère. En effet, Geneviève fut sur le point de pâmer à ces paroles; néanmoins, serrant son cher fils sur sa poitrine, et jetant ses bras à son cou, elle lui dit: Mon enfant, votre père c'est Dieu, ne vous l'ai-je déjà pas dit? regardez ce beau palais, voilà sa maison: le ciel est le lieu de sa demeure. Mais, ma mère, me connaît-il bien? Ah! mon fils, repartit Geneviève, il ne se peut autrement. Il vous connaît et il vous aime. D'où vient donc, repartit Benoni, qu'il ne nous fait point de bien, et qu'il permet tous les maux que nous souffrons? Mon fils, c'est se tromper que de croire que les biens soient des preuves de son amour, tant s'en faut; les nécessités que nous souffrons marquent un cœur de père en notre endroit, puisque les richesses ne sont autre chose que des moyens pour se perdre, dont Dieu punit quelquefois les méchants, se réservant de faire du bien à ses amis en l'autre monde. Le petit Benoni écoutait tout ce discours avec beaucoup d'attention; mais quand il ouït faire la différence des bons et des méchants d'un autre monde, il ne put s'empêcher d'interrompre ainsi Geneviève: Hé quoi! mon père a-t-il d'autres enfans que moi? Où est l'autre monde? Mon*

fil, répondit la sainte comtesse, Dieu est un grand et riche père qui a un grand nombre d'enfans; toutefois, il n'est pas moins puissant pour cela, d'autant qu'il a des trésors infinis à leur donner. Encore que vous ne soyez jamais sorti de ce bois, il faut que vous sachiez qu'il y a des villes et des provinces qui sont pleines d'hommes et de femmes, dont les uns suivent la vertu, et les autres se laissent aller au vice. Ceux qui le respectent comme de vrais enfans, iront au ciel pour jouir avec lui de mille contentemens : au contraire, ceux qui l'offensent, seront châtiés dans l'enfer, qui est un lieu sous terre, plein de feu et de tourmens. Voyez desquels vous voulez être; nous avons droit d'être des premiers; car ceux qui sont misérables comme nous, pourvu qu'ils le soient volontiers et parce que Dieu le veut, sont assurés d'aller en paradis, qui est ce que j'ai appelé l'autre monde.

Notre petit Benoni ne se peut tenir de lui demander quand il irait en paradis. Ce sera après votre mort, répartit la mère. Ce pauvre innocent était fort éloigné de comprendre tout ce que sa mère lui avait dit, si la bonté de Dieu ne lui eût servi de maître, éclairant son petit esprit intérieurement, lui mettant au jour ces belles connaissances, que nous n'apprenons que par une longue étude et beaucoup de travail. Jamais il n'avait vu personne, et néanmoins il comprit aussitôt ce que c'était que des villes et des provinces, aussi parfaitement que s'il eût connu tout le monde; s'il eût entendu quelque philosophe sur l'immortalité de l'âme, il n'eût pas mieux compris son essence et ses qualités. Il avait même quelques connaissances dont son âge n'était pas capable. L'expérience ne lui avait jamais appris ce que c'était que la mort; mais peu s'en fallut qu'il n'en eût un triste exemple en la personne de sa mère, quelques jours après, par de longues fatigues, les ennuis ordinaires, et la nécessité de toutes choses, qui avaient consumé un corps qui ne pouvait être que délicat, ayant été nourri dans les délices d'une cour; elle avait soutenu six hivers entiers et autant d'étés, si bien qu'à peine pouvait-elle se connaître elle-même. Voir Geneviève et un squelette, était la même chose. Les racines dont elle s'était nourrie, lui avaient composé un corps tout de terre. Jugez si une petite maladie, accompagnée de toutes ces incommodités, ne pouvaient pas ruiner un corps qui peut-être usé par des douleurs extrêmes,

exténué par des austérités insupportables, rongé de mille soins très-cuisans, n'avait besoin que d'un souffle pour tomber; et toutefois voilà une fièvre violente qui s'attache à ce peu de sang qui restait dans ses veines, et l'enflamme d'une brûlante ardeur : la pauvre Geneviève n'attend plus que la mort. Benoni, voyant les yeux languissans de sa mère, son teint entièrement effacé, se prit à pleurer si fort, qu'il pouvait bien être entendu de cette âme qui fuyait déjà d'autre part; il épancha tant d'eau, qu'il éteignit ce peu de chaleur qui lui restait.

Enfin, Geneviève étant revenue d'une longue pâmoison, elle arrêta quelque temps ses yeux sur l'aimable objet de ses douleurs; et après lui avoir appris qu'il était le fils d'un grand seigneur, et tout ce qu'elle lui avait cédé jusqu'alors, elle ajouta :
 « Mon fils, voici l'heureux jour qui va mettre fin à mes peines; je n'ai point sujet de me plaindre de la mort, n'ayant aucune raison de souhaiter la vie. Je vais sortir du monde sans regret, ainsi que j'y ai demeuré sans desirs. Si j'étais capable de quelque déplaisir, ce serait de vous laisser sans remède et sans appui, dans les souffrances des maux que vous n'avez pas mérités. A ne point mentir, cette considération me toucherait sensiblement le cœur, si je n'en avais une plus haute qui me contraint de mettre mes intérêts et les vôtres entre les mains de celui qui est le père des orphelins, et puissant support des innocens. C'est à lui à qui je laisse le soin de votre enfance, c'est de lui que vous devez attendre votre appui; jetez-vous amoureusement entre ses bras, et mettez toute votre confiance en sa bonté; je ne veux pas que vous ayez souvenance d'une pauvre mère qui ne vous a mis au monde que pour souffrir tous les maux; néanmoins, si vous désirez rendre quelque chose à mes soins, voici ce que je veux de votre reconnaissance. Je vous conjure, mon cher fils, d'ensevelir avec mon corps les ressentimens de mes injures, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse leur grandeur, il n'y a que lui qui puisse leur ordonner des supplices. La punition d'une injustice n'est jamais juste, quand nous sommes les auteurs de sa vengeance et le sujet de l'offense. Et, mon cher Benoni, le tort qu'on m'a fait est d'une étrange nature, puisque vous ne pouvez être pieux sans offense. La pitié ne vengera votre mère que par l'outrage de votre propre père; en ce cas-là, ce serait laver vos mains de sang pour les avoir nettes, et se faire des plaies pour se

guérir. Je sais qu'il est difficile d'avoir du mal sans se plaindre; aussi n'est-ce pas ce que je désire de vous. Sentez vos maux, la nature le veut; mais ne vous en ressentez point, puisque la vertu le défend. Ayez plus d'égard à la bonne volonté de Dieu qu'à la mauvaise conduite de ceux qui nous les procurent. Si la nature vous convie au désir de la vengeance, la grâce vous en éloigne. Si la raison humaine le commande, la divine le défend. Si l'impatience le persuade, la douceur en donne horreur. Si l'exemple des hommes vous y porte, celui de Dieu vous en doit retenir. Nous devons plutôt obéir au jugement d'icelui qu'à la volonté, et ouïr la raison que d'écouter les sens.

« J'espère que la miséricorde de Dieu nous fera justice, et qu'elle donnera à connaître à tout le monde que vous êtes le fils d'une mère si peu coupable, pour être en si mauvaise estime, et trop innocente pour être injustement affligée. Au reste, mon fils, après avoir mis mon corps en terre, faites ce que Dieu vous inspirera. S'il veut que vous retourniez à votre père, n'en faites aucune difficulté. Vous avez des qualités qui feront avouer la ressemblance de votre visage au sien. Ne lui permettez pas de vous méconnaître, s'il se souvient encore de ce qu'il est pour moi, de qui vous ne devez attendre aucun bien que des désirs et des bénédictions; je vous les donne aussi abondantes que le ciel vous peut les départir. »

En disant ceci, elle fit mettre son Benoni à genoux, mouillant son petit visage du reste de ses larmes (représentez-vous la pitié de ce spectacle); la pauvre Geneviève attend la fin de ses misères, et Benoni le commencement de ses douleurs. La mort, les voyant en cet état, s'avance pour faire le dernier coup de sa rage. Holà, cruelle! il n'est pas encore temps de francher une si précieuse vie; attends que la justice de Dieu lui ait rendu son honneur pour lui donner la mort. Quelle dépouille peux-tu espérer d'une si misérable créature? Son corps n'a plus de chair pour nourrir tes vers; tu veux ronger ses os, la misère l'a déjà fait. Tu prétends peut-être accroître le nombre de tes fantômes et de tes ombres; laisse-la vivre, ce n'est plus rien autre chose.

Tandis que notre Geneviève attendait la mort, deux anges, plus beaux que le soleil, entrèrent dans sa grotte, et la remplirent d'odeur et de lumières; s'étant approchés de sa petite couche de ramée, celui qui était tutélaire de la maladie, lui

dit en la touchant : *Vivez, Geneviève, Dieu le veut.* Alors, ouvrant ses mourantes paupières, elle aperçut ces deux anges, qui ne lui donnèrent pas le loisir d'être considérés; ils lui laissèrent, avec la santé, l'étonnement de cette guérison miraculeuse.

Dieu ne fait rien qui n'ait sa dernière perfection; au contraire, les hommes, qui travaillent peu à peu, chassent une maladie par des remèdes qui font quelquefois de grands maux. Le grand médecin du ciel donne une santé pleine et parfaite, par le seul commandement qu'il fait au mal de se retirer; ses médecines sont sans dégoût, et ses guérisons sont sans faiblesse. Sitôt que ces anges sortirent de la grotte de Geneviève, elle sortit de son lit, aussi saine qu'elle était avant sa dernière maladie. A la voir lever, on eût dit que c'était une résurrection qui se faisait, et non pas une guérison. Benoni pleurait de joie de voir revivre sa mère, et Geneviève soupirait de tristesse de se voir repoussée du port dans la tempête.

Ne vous affligez pas, Geneviève, Dieu se contente de vos souffrances; il ne doute plus d'une fidélité qu'il a reconnue par une longue patience; vos maux vont finir: votre gloire a été assez long-temps ensevelie dans la calomnie.

Il y avait quasi sept ans que Geneviève et Sifroy souffraient: l'un dans les horreurs d'un crime qu'il n'avait commis que par ignorance, et l'autre dans les misères qu'elle ne supportait que par injustice. Dieu, voulant faire voir l'innocence de celle-ci et l'erreur de celui-là, permit que cette méchante sorcière ehez qui il avait vu le péché imaginaire de sa femme, fût prise; accusée et convaincue de beaucoup de crimes qu'elle ne put nier, bien qu'ils fussent faux pour la plupart. Étant sur le point d'expié ses offenses par les flammes, étant attachée à l'infâme poteau du supplice, elle demanda la permission à la justice de dire quelques paroles; ce qu'on lui accorda. Après l'aveu de quelques crimes, elle confessa que de tous les maux qu'elle avait jamais faits, celui d'avoir rendu coupable une personne innocente lui pesait le plus. Les ministres de la justice recueillirent ces mots, et lui commandèrent de s'expliquer sur ce dernier point: ce qu'elle fit; ajoutant un soupçon que les illusions de sa magie lui avaient donné. La sorcière mourut sur cette déclaration; ce qui fut aussitôt rapporté au comte, qui ne fut pas moins triste de cette nouvelle, que consolé de voir que s'il avait perdu sa femme sans ressource, elle était au moins

morte sans reproche. Qui pourrait décrire la rage qui saisit son esprit, les menaces de sa colère contre Golo, les douces plaintes qu'il faisait à sa femme et à son fils? Tantôt il disait : Ah ! cruel bourreau ! n'était-ce pas assez de ruiner ma maison, sans en hasarder l'honneur ; si tu avais envie de massacrer l'innocent, que ne trouvais-tu des moyens plus honnêtes à tes cruautés ? si tu n'eusses été aussi imprudent qu'injuste en ta calomnie, n'estimais-tu pas avoir assez fait ? O que n'as-tu cent vies pour expier l'horreur de tes crimes ! Traître perfide, tu en perdrais une dans les flammes, l'autre sous le coutelas, une autre entre les dents de mes chiens, et toutes en autant de sortes de morts que ta malice a eu de divers artifices en ses calomnies. Mais vous êtes toujours mortes, déplorables victimes : Tu es morte, ma chère Geneviève ! tu es morte, innocent agneau, que j'ai aussitôt fait mourir que vivre ! votre sang crie vengeance contre moi, et marque sur mon front la honte de ma lâcheté : oserai-je demander pardon d'une faute que ma seule crédulité a commise ? et pourquoi n'espérerais-je pas cette faveur de votre miséricorde, puisque vous êtes aussi bons qu'innocens ? Si un péché extrême se peut venger par un extrême châtement, je vous promets d'expier le mien, et de laver mes mains dans le malheureux sang de celui qui en est la cause.

Ce serait une chose inutile de dire tout ce que sa colère lui fit prononcer de malédictions contre Golo ; néanmoins considérant qu'il ne faut pas crier après les oiseaux qu'on veut prendre, il sut conduire sa passion à son jugement, et dissimula son mécontentement, de peur d'éventer son dessein. Golo s'était retiré en sa maison depuis deux ans, et venait voir le comte seulement quand la bienséance le contraignait à ce devoir. Que fait Sifroy ? il met ordre afin qu'il ne lui échappe ; il le prie par lettre de venir à une grande chasse. Le dessein était véritable ; mais on ne lui déclara pas qu'il était la bête qu'on voulait prendre. Le voilà donc dans la maison du palatin, et de-là dans la même tour où il avait si long-temps retenu son innocente maîtresse. Dites maintenant que Dieu n'est pas juste ; dites qu'il s'endort, que sa Providence laisse souffrir la vertu et triompher le vice ! Golo soupire de crainte, et Geneviève soupire d'amour ; il se perd dans les horreurs de son supplice, pendant qu'elle se perd dans les douces extases

de sa solitude. Ceci n'est encore rien, vous verrez tantôt que Dieu se sert de la malice des méchans, comme nous usons des serpens et des vipères, de qui nous recherchons le venin et écrasons la tête. Le palatin ayant ainsi donné la conduite du châtement qu'il méritait à sa discrétion, il prit le dessein de couvrir ses parens à la fête des Rois, et après le festin, de leur mettre Golo entre les mains. A cet effet, il fait provision de tout ce qu'il pouvait préparer pour un somptueux et magnifique banquet. Tous les élémens y fournirent leurs délices ; le comte y voulant contribuer par quelque chose de sa peine, résolut d'aller à la chasse. Le jour qu'il avait choisi n'eût pas plutôt dissipé les ténèbres et réveillé les oiseaux, que Sifroy partit, afin de surprendre les bêtes aux gagnages.

Ce serait s'engager dans un labyrinthe que de vouloir décrire tous les tours et les détours des lièvres, la ruse des bêtes sauvages, la fuite des cerfs et la retraite des sangliers ; encore que ce discours pût être agréable, il serait inutile, étant hors de propos, et j'ai tant de choses nécessaires que je laisse le superflu. Pendant qu'on s'échauffe à la chasse, la Providence de Dieu prépare son coup, mais d'une façon toute miraculeuse.

A peine notre palatin s'était-il écarté de ses gens, qu'il aperçut une biche à l'entrée du bois (c'était la nourrice de son pauvre fils) ; il poussa aussitôt son cheval ; mais elle gagna la forêt, poussant au travers des halliers si lentement, qu'elle semblait désirer sa prise, ou au moins d'être chassée. Sifroy la poursuivit jusqu'à une caverne. Hélas ! c'était celle de notre innocente comtesse. Comme il s'app préparait pour lancer un javelot sur cette pauvre bête, il entrevit au fond de cet antre quelque chose qui ressemblait assez à une femme, sinon que cela paraissait nu, n'ayant point d'autre vêtement qu'une longue et épaisse chevelure, qui couvrait en quelque façon son corps. Ce spectacle le fit approcher jusqu'à ce qu'il put discerner que c'était une femme, dans le sein de qui la biche cherchait son asile. Le comte et la comtesse furent alors saisis de deux différentes admirations : Sifroy s'étonnait de la privauté de cette bête, et de l'extrême nécessité de la femme qu'il avait prise pour un ours. Geneviève, qui n'avait été visitée que par des anges depuis sept ans, ne pouvait assez admirer les effets de Dieu, de voir son mari qu'elle connaît aussitôt, quoiqu'inconnue. Après que l'étonnement eut fait

place aux pensées, le palatin la pria de s'approcher de lui; mais Geneviève était trop modeste pour paraître ainsi nue; elle lui demanda quelque chose pour se couvrir: ce qu'il fit, laissant tomber sa casaque, dont elle se couvrit. Quand elle se fut enveloppée de ce manteau, Sifroy s'avança vers elle, et l'interrogea sur plusieurs choses.

O sagesse de Dieu, que vous êtes admirable! Pendant leurs discours, la bonté du ciel réveilla la souvenance de Geneviève en l'âme de Sifroy, qui lui demanda son nom, son pays, et d'où vient qu'elle se retirait dans un désert si affreux. Monsieur, répartit Geneviève, je suis une pauvre femme de Brabant, que la nécessité a contrainte de se retirer dans ce petit coin du monde, faute d'avoir aucun appui autre part. Il est vrai que j'étais mariée à un homme qui pouvait me faire du bien, s'il en eût eu autant la volonté que la puissance. Le soupçon qu'il prit trop légèrement de ma fidélité, le fit consentir à ma ruine et à celle d'un enfant qui n'avait pas été conçu avec le péché qui m'était imputé; et si les serviteurs qui avaient le commandement de me faire mourir eussent eu autant de précipitation à exécuter la sentence, qu'on avait eu d'imprudencé à me condamner, je n'aurais pas vieilli l'espace de sept ans dans une solitude, où je n'ai aucun aide que l'air et l'eau, et de quelques racines qui n'ont pas moins servi à prolonger mes misères que ma vie.

Pendant ce triste discours, l'amour de Sifroy et ses yeux cherchaient dans ce visage exténué des marques de sa chère femme; ses soupirs lui disaient: Sans doute, voilà Geneviève; mais la misère extrême de notre pénitente ne lui permettait pas de s'affermir dans cette opinion. La malice de Golo lui semblait trop pleine d'artifices pour avoir laissé vivre celle qui avait été le sujet de sa haine: toutefois elle dit qu'un soupçon est la cause de son malheur, qu'elle est de Brabant, que son mari était de qualité, qu'on avait eu dessein contre sa vie. O que l'amour a de force! ce visage que tant d'austérités avaient effacé, lui donne des assurances certaines de ce qu'il cherche. Mais, ma grande amie, dites-moi votre nom. Monsieur, je m'appelle Geneviève. A ces mots, le comte se laisse glisser de son cheval, lui saute au cou, s'écriant: C'est donc toi, ma chère Geneviève! hélas! c'est toi que j'ai si long-temps pensé morte! d'où me vient ce bonheur d'embrasser celle que je ne mérite

pas de voir? comment puis-je demeurer en la présence de celle que j'ai tuée au moins de désir? Ah! ma chère fille, pardonnez à ce criminel, qui, confessant son péché, avoue votre innocence. S'il ne faut qu'une vie après vous avoir fait mourir tant de fois, je remets la mienne entre vos mains, disposez-en selon votre volonté; je ne veux plus vivre qu'autant qu'il vous plaira, puisque ma mort et ma vie dépendent de votre justice.

Il est vrai que les grandes douleurs ne se peuvent ni pleurer ni se plaindre; il n'est pas moins véritable que les joies immo-dérées ne sauraient parler. Après la première saillie, Sifroy et Geneviève demeurèrent immobiles comme des statues de marbre, sans pouvoir dire mot de long-temps. Geneviève pensait à l'admirable Providence de Dieu, qui lui rendait l'honneur par des voies qui étaient plutôt des miracles que des merveilles; et Sifroy ne pouvait se rassasier de voir un visage qu'il respectait alors comme la partie la plus auguste d'une sainte. Les misères et les langueurs n'avaient pas tellement consumé son corps, qu'il n'y eût encore quelque reste de cette première beauté qui l'avait fait honorer, ce qui perça le cœur du palatin, d'avoir persécuté la vertu dans un si beau corps. Sitôt que l'extase et le ravissement lui donnèrent la liberté de respirer, la première parole qu'il proféra, fut celle-ci: *Où est donc mon pauvre enfant, Geneviève? où est le misérable fils d'un père qui a été plus malheureux que méchant?* Alors la comtesse, qui connaissait le véritable regret de son mari, et qui voyait dans ses larmes l'image de son âme, voulant rendre la paix à son esprit, usa de mignardises dont elle voulait le flatter.

Mon fils, oubliez de votre esprit le souvenir de mes misères et de votre erreur; puisque nous n'avons point d'autre pouvoir sur la pensée que l'oubli, n'ajoutons rien à nos maux, par l'impuissance de les guérir. Dieu ne nous a réservés jusqu'à maintenant, que pour jouir des fruits de sa miséricorde; ne refusons point ce qu'il nous présente. Pour moi, qui semble avoir plus d'intérêt en ceci, je pardonne de bon cœur à ceux qui ont voulu me procurer du mal, et plus volontiers à ceux qui ne m'en ont fait que par surprise. Ne croyez pas que je garde aucun ressentiment contre vous; si vous avez haï une criminelle, je n'ai jamais été le sujet de votre haine, vous avez failli; votre faute est d'autant plus pardonnable, qu'elle m'a été utile. Vivez donc satisfait: Geneviève vit, et votre fils

Certes, Sifroy eut besoin d'une grande force pour modérer une si grande joie; mais cette vertu lui fut encore plus nécessaire, quand il vit son petit Benoni qui apportait plein ses deux mains des racines à sa mère. Je ne suis pas plus habile pour représenter le contentement de ce père, qu'un grand peintre qui avait à représenter la douleur de celui qui ne pouvait faire un sacrifice de sa fille. Figurez-vous toutes les joies qu'un père peut avoir, dites seulement que Sifroy ressentit cela. Combien de douces larmes épanchées dans son sein! combien de baisers poussés sur sa bouche et sur ses joues! combien d'embrassemens pensez-vous qu'il lui donna? L'amour ne perd rien, il ne faut pas douter qu'il ne lui rendit tout ce qu'il lui devait depuis sept ans.

Mais que sont devenus tous nos chasseurs? Sifroy mordit son cor et les appela; tout le bois retentit de sa voix. Enfin, trois ou quatre de ceux qui la reconnurent, se portèrent incontinent au lieu d'où elle venait. Mon Dieu, quel étonnement ne saisit point leur esprit, de trouver leur maître en cette conjoncture, de voir un petit enfant pendu à son cou, une femme à ses côtés, une biche parmi les chiens, sans querelle!

Quelle admiration, quand ils reconnurent que c'était une dame qu'ils avaient tant pleurée! La palme séparée de son tronc se flétrit tellement qu'on la prendrait pour un arbre sec; mais sitôt qu'elle peut embrasser les rameaux de celui qu'elle semble aimer, ses branches prennent vigueur, et les fait rajeunir. Geneviève qui, parmi les ennuis de la tristesse et les nécessités de la pauvreté, avait eu assez de loisir de perdre sa beauté, reprit tant de grâces à la vue de son cher Sifroy, qu'elle devint quasi semblable à ce qu'elle avait été. Les serviteurs n'eurent pas beaucoup de peine à la reconnaître; ils ne purent s'empêcher de pleurer à cette première joie. Quelques-uns furent promptement envoyés au château pour chercher une literie et des habits; les autres donnèrent tout ce qu'ils purent des leurs, pour vêtir la comtesse. Ce ne fut pas sans déplaisir que Geneviève quitta un si agréable séjour, et ses paroles le témoignèrent assez.

Adieu, disait notre bonne princesse, adieu, sacrée grotte qui a cédé si long-temps mes tristesses; adieu, arbres qui m'avez défendue du soleil; adieu, aimable ruisseau, qui m'as si souvent servi de nectar; adieu, petits oiseaux, qui m'avez tenu

si bonne compagnie; adieu, doux animaux, qui m'avez été autant de serviteurs. Que jamais ne puisses-tu servir de retraite aux voleurs, ma chère grotte! que l'ardeur du chaud ne flétrisse point ces rameaux; que le venin des serpens n'empoisonne jamais ces eaux; que la glue ni les lacets ne trompent point ces oisillons; que les chasseurs ne nuisent jamais à ces innocentes bêtes.

On pourrait dire, sans beaucoup de fiction, ce que toutes les créatures témoignèrent de déplaisir de cette sortie. La caverne en devint plus sombre; l'eau semblait murmurer plus haut, et fuir plus vite qu'à l'ordinaire; les zéphirs en soupiraient, et les oiseaux l'accompagnaient jusqu'à la sortie du bois, marquant du battement de leurs ailes et du son de leurs languissantes chansons, le déplaisir de son départ. Il n'y eut que la biche qui fut sans regret, parce qu'elle suivit la comtesse sans jamais s'éloigner d'elle.

Ayant marché une lieue, ceux qui étaient allés au château, revinrent accompagnés de tous les domestiques, qui ne purent dire un seul mot à leur bonne maîtresse, tant la joie les possédait. Comme ils s'approchaient du château, deux pêcheurs s'avancèrent vers le palatin, et lui présentèrent un poisson d'une prodigieuse grandeur; mais l'étonnement fut plus grand, car, après l'avoir vidé, on trouva dans ses boyaux une bague que Sifroy reconnut être celle que Geneviève avait jetée dans la rivière. Ce nouveau miracle causa une nouvelle admiration à tous les assistans, et principalement dans l'esprit du comte, qui ne pouvait assez louer la bonté de Dieu, qui faisait parler les muets pour déclarer l'innocence de sa femme.

Tous les parens et amis de Sifroy ne manquèrent pas de se trouver en son palais, où ils trouvèrent un bien plus grand sujet de joie qu'ils n'espéraient, quand ils apprirent le moyen dont Dieu s'était servi pour déclarer son innocence. Il n'y eut personne qui ne rendit grâce à Dieu d'un si grand bienfait. Les uns saluaient la mère, les autres étaient collés sur les joues de l'enfant.

Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait accroître cette réjouissance. La fête dura une semaine toute entière, dont la joie ne fut troublée que du seul déplaisir de voir que la comtesse ne pouvait goûter ni chair ni poisson: tout ce qu'en put faire endurer à sa vertu et à son estomac, fut des herbes et

des racines, un peu mieux accommodées qu'elle ne les mangeait dans sa solitude.

Quelques jours s'étant ainsi écoulés dans les plaisirs et les délices, le palatin ordonna qu'on tirât Golo de prison, qui n'eût pas alors été entier, s'il ne l'eût réservé à un plus grand supplice.

On l'amena dans la chambre où était la comtesse avec toute cette noblesse qui était venue visiter Sifroy. Ce fut là où toutes les frayeurs d'une mauvaise conscience saisirent ce méchant homme. Ses artifices ne servaient plus de rien; il ne peut nier un crime duquel les hommes, les animaux et les poissons sont témoins. L'espérance d'un pardon lui semble un nouveau péché; la crainte des mouvemens le gêne, déjà l'image de la mort le fait transir; la bonté de Geneviève lui donne une pensée de son salut, mais l'horreur de son crime le traverse, et lui présente qu'il est aussi peu raisonnable d'attendre de la miséricorde qu'il est indigne de pardon. La pitié le faisait espérer, mais sa propre cruauté lui ôte toute sa confiance. L'amitié du comte tâche de lui donner de la hardiesse, et sa juste indignation le remplit de crainte. Il va prendre dans son cœur les assurances de pardon, mais ses yeux, sa voix et son visage ne lui parlaient que de gibets et de supplices.

Enfin, n'ayant pas même osé arrêter la vue sur celle qu'il avait si indignement traitée, il tomba de peur et de faiblesse. Sifroy, allumant tout son visage de colère, et proférant d'épouvantables menaces, après lui avoir reproché son infidélité, le condamna à mourir.

Monsieur, dit la princesse, encore que les succès ne justifient pas les mauvaises intentions, j'ai toutefois quelque sujet de vous demander la vie de Golo, pour les grands biens qu'il m'a procurés; j'avoue que toute ses procédures étant injustes, je ne puis trouver son pardon que dans votre bonté; mais si vous regardez les faveurs que j'en ai tirées, je crois qu'il ne peut avoir recours en une autre vertu qu'à la miséricorde.

Si vous vous arrêtez au dessein de le punir, je ne connais point de moyens plus proportionnés à son crime, que de le laisser entre les mains de sa propre conscience, qui lui fournira mille bourreaux et mille supplices. En un mot, mon cher Sifroy, je veux qu'il vive, et qu'il doive la vie à ces larmes que je donne à sa misère.

Qui ne se rendrait aux prières d'une si belle bouche? Golo commença à espérer, et toute la compagnie attendait la grâce de son crime. Ce discours ne pouvait être contre l'attente de la compagnie, sans lui donner de l'admiration. Le pauvre criminel en fut tellement touché, qu'il s'écria aux pieds de Geneviève :

« Madame, c'est maintenant que je pénètre mieux que jamais la bonté de votre cœur, et la malice du mien. Hélas! qui eût osé espérer que celle que tant de justes raisons obligent à ma ruine, dût désirer mon salut? Misérable Golo, c'est à cette heure que tu es indigne de la vie, puisque tu l'as voulu ravir si calomnieusement et avec tant de cruauté à cette princesse. Non, ma bonne maîtresse, laissez-moi mourir; les regrets et les déplaisirs extraordinaires ne pouvant expier mon offense, il faut que la rigueur d'une mort honteuse venge sa cruauté par un rigoureux supplice. Le sang est nécessaire où les larmes sont inutiles; puisque je ne puis mériter mon pardon, permettez que je souffre ce que mérite mon crime. J'ai attenté à votre honneur; la violence de ma passion ne pouvait servir d'excuse en cette rencontre; mais votre courage ayant généreusement résisté à toutes mes honteuses et infâmes poursuites, j'ai, par des moyens très-lâches, noirci et calomnié votre innocence. Aussi, ma chère maîtresse, tout ce que je demande de vous en mourant, c'est de vous supplier que mon crime ne vive plus dans votre mémoire, et que mon sang efface le ressentiment qui pourrait vous rester sur le cœur. »

Quand il eut achevé ces mots, ou, à parler plus proprement, les sanglots les ayant interrompus, ses yeux versèrent tant de larmes, qu'on eût facilement cru qu'il voulait se fondre aux pieds de la princesse. Golo prenait Geneviève par où elle était extrêmement sensible; mais si elle avait beaucoup de pitié, Sifroy n'avait pas moins de zèle.

Dieu, qui est aussi juste que miséricordieux, voulut faire ce coup pour un exemple aux hommes; il rendit l'esprit de comte insensible aux sollicitations de sa femme pour le pardon de Golo. Après quelques propos tenus sur ce sujet, la condamnation fut confirmée: on le mena de rechef en prison, en attendant que le comte eût pris la résolution, et donné le temps pour l'exécution de la sentence.

Sifroy, qui voulait châtier les crimes extraordinaires par des tourmens qui ne fussent pas communs, se trouva fort en peine sur le genre de sa mort. Tantôt il voulait se venger de son infidélité, l'exposant à la rage des chiens, qui sont le symbole de son contraire; et puis, considérant que son péché avait commencé par les feux infâmes de l'amour, il lui semblait raisonnable de le couvrir des cendres de son propre corps, ou de l'éteindre dans les eaux de la rivière. Tous ces supplices étaient grands, mais ses crimes n'étaient pas moindres.

Sifroy n'estimait point être assez vengé, si les effets de sa vengeance n'eussent eu quelque chose d'extraordinaire. Enfin, après avoir bien rêvé, il conclut de le faire mourir de cette sorte.

Il y avait dans le troupeau du palatin quatre de ces bœufs sauvages que la Forêt-Noire nourrit, et qui furent amenés par son commandement; et étant accouplés queue à queue, le misérable Golo fut attaché par les bras et par les jambes, qui furent bientôt séparés de son corps, dont les infâmes reliques trouvèrent leur tombeau dans l'estomac des corbeaux, par un juste jugement de Dieu, afin que le corps d'un si méchant homme fût aussi mal logé après sa mort, que son âme l'avait été pendant sa vie.

Voilà le châtement d'un homme qui ne fut malheureux que par trop de bonheur! Voilà les naufrages où les vents de la prospérité nous poussent! Voilà les jeux de la fortune qui ne flattent nos sens que pour les séduire!

Misérable Golo! je te vois ajouté aux exemples de ceux que cette maîtresse avait déçus. O que ta condition eût été heureuse si elle eût été moins relevée! et que ta vie eût été assurée si la faveur ne l'eût point exposée!

Ceux qui furent trouvés complices de Golo, reçurent des châtimens proportionnés à leurs fautes, et ceux qui s'étaient montrés favorables à l'affliction de Geneviève, ne reçurent pas moins de gratitude en elle, que les autres de sévérité en l'esprit du palatin. Cette pauvre fille qui avait eu pitié de la comtesse, qui lui avait apporté de l'encre, trouva son bienfait écrit autre part que sur du papier. La mort empêcha Geneviève de récompenser ceux qui lui avaient donné la vie pour ne la lui avoir ôtée, d'autant que l'un d'eux était décédé; l'autre reçut toute la récompense de cette bonne action.

Ces récompenses et ces peines furent suivies des contentemens de tous ceux qui aimaient la vertu. Benoni fut celui qui trouva plus de fortune en ce changement; les malaises d'une solitude lui firent goûter les délices de sa maison avec plus de douceur que s'il n'eût été misérable; néanmoins son esprit ne s'arrêta pas tellement à ces contentemens, qu'il ne prit la teinture de toutes les bonnes qualités dont la noblesse devra relever son mérite. On ne remarqua rien de bas dans ce petit courage pour avoir été élevé dans la pauvreté; rien de farouche pour avoir été nourri parmi les ours. Le père et la mère prenaient un singulier plaisir aux bonnes inclinations de ce fils, l'aidant de bonnes instructions.

De l'accord et de l'intelligence qui étaient dans cette maison, naissait une paix générale; chacun des serviteurs n'avait pas moins d'un siècle d'or, je veux dire qu'ils étaient pleinement satisfaits et contents. Il n'y avait personne qui ne s'estimât bien récompensé de ses tristesses passées; la seule Geneviève avait plus de mérite que de récompense; la terre lui ayant fait souffrir les maux, n'avait pas assez de ses biens pour lui rendre ce qui lui était dû, le ciel prit donc soin de penser au prix de sa patience. Vous comprenez bien que je veux parler de la mort de la comtesse. Dieu, qui ne voulait pas honorer le monde plus long-temps d'une si grande vertu, résolut de la retirer à son origine; mais ce fut après lui en avoir donné avis. Un jour qu'elle était en oraison, il lui sembla voir une troupe de vierges et de saintes femmes, parmi lesquelles sa bonne maîtresse tenait le premier rang, ayant toutes les autres pour dames d'honneur. Leur majesté ravit aussitôt notre sainte, mais leur douceur la charma bien plus sensiblement: Il n'y en avait point qui ne lui tendit des palmes et des fleurs, et la Vierge, tenant en sa main une couronne tissue de toutes sortes de pierres précieuses, lui semblait parler ainsi: *Ma fille, il est temps de commencer une éternité de plaisirs. Voilà la couronne d'or que je vous ai préparée après celle d'épines que vous avez portée, recevez-la de ma main.*

Geneviève entendit fort bien ce que signifiait cette visite, qui lui causa une incroyable satisfaction, dont toutefois elle ne voulut pas dire le sujet à Sifroy, crainte de l'attrister. Sa prudence lui cêla les causes; la maladie, qui avait moins de discrétion, le lui dit en peu de jours. Ce fut une petite fièvre

qui saisit notre incomparable comtesse, et lui donna une expression plus nette de la révélation. De vous décrire le contentement de Geneviève, ce serait une chose non moins superflue qu'il serait possible d'exprimer le déplaisir de Sifroy.

« Il faut perdre, disait-il, un trésor que j'ai si peu possédé. Il est vrai que j'en suis indigne, mon Dieu ! puis-je me plaindre d'injustice, puisque vous ne m'ôtez que ce que je tiens de votre pure miséricorde, et non pas de mon mérite ? Mais, hélas ! n'eût-il pas été plus souhaitable de ne l'avoir point du tout, que de ne l'avoir que pour un moment ? »

Tout beau, Sifroy, tout beau, il n'est pas temps de pleurer ; gardez vos larmes pour tantôt, si vous en voulez donner à la plus juste douleur de la nature. Je me trompe, videz hardiment toute l'humeur de vos yeux ; vous auriez honte d'en donner si peu à la perte que vous allez faire. Les petites douleurs se peuvent plaindre ; mais les plus grands maux n'ont point de bouche ; quand on sait bien dire son mal, le sentiment n'en est pas extrême, ni le regret véritable.

Hélas ! Geneviève est déjà morte ; je la vois étendue sur son pauvre lit, sans vigueur et sans mouvement ; ses yeux ne sont plus que des astres éclipsés, sa bouche n'a plus de roses, ses joues n'ont plus de lis.

Ah ! que ne m'est-il possible d'appeler toutes les beautés du monde autour de ce lit, je leur dirais : Voilà le reste de ce que vous cherchez avec tant de passion ; voilà les cendres de ce feu qui brûle le monde ; voilà un exemple de ce que vous serez, une image à qui vous aurez de la ressemblance. Faites maintenant des divinités de ce que la mort changera un jour en vers et en pourriture ! Mais je me trompe, Geneviève n'est pas morte, une violente pâmoison avait seulement retiré son âme pour un temps ; et cela fait croire que la nature est encore assez forte pour chasser le mal, pourvu qu'on l'aide de quelques remèdes. N'estimez pas qu'on épargne rien, il faut partir, Dieu le veut, et son estomac, qui ne peut porter que des herbes et des racines, nourrit sa fièvre et avance sa mort. La bonne princesse le connaît et le désire ; elle appelle son cher Benoni qu'elle bénit, et son mari à qui elle dit cet adieu, qui est capable de faire pleurer les tigres et les panthères.

« Mon cher Sifroy, voici votre chère Geneviève qui va mourir : tout le déplaisir que j'ai de laisser cette vie me vient de

vos larmes ; ne pleurez plus, je m'en irai contente. Si la mort me donne du loisir, je vous ferai voir, par le mépris de celle que vous perdez, le peu de sujet que vous aurez de plaindre votre perte. Mais puisque le temps me presse, et qu'il ne me reste que trois soupirs, je n'ai que ce mot à vous dire : Pleurez, Sifroy, autant que je le mérite, et vous ne pleurerez pas beaucoup ; néanmoins je vous conjure, ayant oublié ce peu de cendres que je laisse, que vous vous souveniez que Geneviève va au ciel pour y retenir votre place, et que l'homme et la femme faisant un tout, peut-être que Dieu m'appelle pour y attirer l'autre ; adieu, ayez soin de Benoni. »

Après ces languissantes paroles, tout ce que la faiblesse lui permit, fut de recevoir le corps de son bon maître, qui ne fut pas plutôt entré dans sa bouche, qu'elle arrêta ses yeux au ciel où était déjà son cœur, poussant sa belle âme hors de son corps par un dernier soupir d'amour. Ce fut le 2 avril de la même année de sa reconnaissance, qu'elle reconnut parfaitement le mérite de sa patience. Benoni n'eut pas plutôt vu les membres de sa mère morte, qu'il se jeta sur le lit, éclatant en des cris si agus, qu'il perçait le cœur de tous les assistants. Il fut impossible de le retirer de là, quelques efforts que l'on fit ; de l'autre côté Sifroy était à genoux, tenant les mains de sa chère femme, qu'il arrosait de ses larmes.

Tous les domestiques étaient à l'entour comme autant de statues que la douleur avait transformées. Si faut-il donner à la terre ce que l'âme de Geneviève lui avait laissé. On s'apprête d'ensevelir ce saint corps, qui fut trouvé revêtu d'une rude hair, capable toute seule de consumer un corps aussi délicat que le sien.

Quand on enleva le cercueil de la maison, ce fut alors que le comte fit éclater plus vivement sa douleur, que les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre. Partout on n'entendait que soupirs, partout on ne voyait que larmes. Enfin, après que Sifroy et son fils eurent mis leurs cœurs dans le tombeau de Geneviève, on s'efforça de les retirer de l'église où ce saint corps demeura en dépôt. Le regret de cette perte ne fut pas si propre aux hommes, qu'il ne fût commun aux bêtes. Les oiseaux semblaient languir de douleur, et chantaient quelquefois autour du château, mais ce n'était plus que des plaintes. Je ne puis laisser passer une chose qui me semble être digne

d'admiration. La pauvre biche, qui avait servi la comtesse si fidèlement en sa vie, ne lui témoigna pas moins d'amour à sa mort.

On tient que cette sorte d'animaux ne jette qu'une larme à la mort; il faut donc avouer que cette biche mourut plus d'une fois au trépas de sa chère maîtresse. Ce fut une chose pitoyable de voir cette pauvre bête se jeter sur la bière de Geneviève, plus déplorable d'ouïr comme elle brayait pitoyablement, mais tout-à-fait étrange de voir qu'on ne la put conduire à la maison, demeurant tous les jours aux portes de l'église où était sa maîtresse; les serviteurs lui portaient du foin et des herbes, à quoi elle ne touchait point, se laissant ainsi mourir de faim.

On en porta la nouvelle au palatin qui se prit à pleurer, comme si sa femme fût encore morte une fois; pour récompense de sa fidélité, il la fit tailler en marbre blanc et mettre aux pieds de Geneviève. Tout cela néanmoins ne consolait point l'affliction de Sifroy; on avait beau lui dire que la nature étant satisfaite, il était temps d'écouter la raison, les remèdes de sa douleur lui en causaient de nouvelles. Si on lui représentait que ce n'était plus un amour de Geneviève que de pleurer de la sorte, mais une haine de lui-même, il répondait que le regret d'avoir perdu une si sainte femme, ne pouvait être que louable, s'il n'était extrême. Ce n'est pas assez, il cherchait tous les moyens d'entretenir sa passion, n'ayant jamais de plus agréables idées que celles qui lui représentaient sa Geneviève; s'il allait à l'église, c'était pour lui faire un sacrifice de ses yeux; s'il retournait à sa maison, il se retirait en sa chambre, parlant à tout ce qui avait été à elle : *Voilà le lit de Geneviève*, disait-il, *voilà son cabinet*, *voilà son miroir*; et dans sa glace il y cherchait le visage de sa chère femme, appelant sans cesse Geneviève! Geneviève! mais Geneviève ne répondait point. De la chambre il passait dans un jardin qui était autrefois tout son passe-temps; mais c'était dans les vergers de l'éternité qu'il la fallait chercher pour la trouver. Si l'âme de la sainte eût été capable de quelque autre passion que de la joie, elle eût été saisie d'une tendre compassion de voir la profonde mélancolie de Sifroy. Sans doute son amour en fut le remède, comme il en était la cause. Une après-dînée qu'il était dans une de ses retraites ordinaires, un page lui vint dire qu'il y avait un ermite qui demandait le

Le comte, qui n'avait pas coutume de fermer la porte aux œuvres de misère orde, ni de chasser les bonnes actions de sa maison, commanda qu'on le fit entrer. O que vous êtes heureux, Sifroy; en même temps que vous avez ouvert votre porte à la charité, vous ouvrez celle de la gloire; peut-être que ce que rencontre fait le nœud de votre prédestination.

Andis qu'on apprêtait le souper, le palatin tint compagnie à ce saint ermite, qui ne l'entretint point sur d'autre sujet que sur celui des misères du monde, et des amertumes qui sont mêlées parmi les grands délices. Bien que ces discours fussent aigres, ils lui semblaient pleins de douceurs. Le souper étant prêt, le comte fit asseoir l'ermite au bout de la table, encore que sa modestie eût choisi la dernière place; car c'est ainsi que sont tous ceux qui ne méprisent pas la vertu, pour être mal vêtue. Tout le monde ayant pris place selon sa qualité, et mangé selon son appétit, notre religieux prit garde que Sifroy ne faisait que de se plaindre et sangloter, sans même essayer un morceau de viande. Il crut qu'il ne se nourrissait que de soupirs, ou du moins il fit semblant de le croire. Cela néanmoins ne l'empêcha pas de lui demander le sujet de ses larmes; ce qui obligea le comte, qui ne prenait plaisir qu'à la souvenance de sa chère Geneviève, de lui faire le récit de sa lamentable histoire, qu'il conclut ainsi :

Eh bien, mon père, n'ai-je pas sujet de répandre des larmes éternelles? saurait-on trouver mauvais qu'une perte si précieuse m'affligeât? Monsieur, répondit le religieux, ce serait renverser la première loi de la nature, que de refuser des larmes à ceux à qui nous devons quelque chose de plus. La patience n'empêche pas de se plaindre, mais de murmurer. Vous avez raison de ressentir votre affliction; mais combien y a-t-il que madame est décédée? Il y a six mois, repartit le palatin. Pardonnez-moi donc si je dis que votre regret est trop long, et que votre courage est trop faible: il y a de l'exces quand les larmes s'étendent jusque-là.

Ah! mon père, ce serait bon si j'avais fait une perte commune; mais ayant perdu en Geneviève une femme et une sainte, et presque par ma faute, je ne saurais assez plaindre mon malheur. Cela même, dit l'ermite, doit vous consoler et essuyer entièrement vos larmes. Permettez-moi, s'il vous plaît, de décharger votre douleur, et rechercher sa justice. Vous avez

perdu une femme; deviez-vous toujours la posséder? On vous a ravi une sainte; quel droit vous en donnait la jouissance? Avez-vous si peu profité en la considération des changemens du monde, pour ignorer que l'homme n'étant pas fait pour durer toujours, il finit une fois? Votre jugement est trop bon pour exiger de la mort un privilège qui est impossible; de quelquel part que nous jetions les yeux, nous ne voyons que des tombeaux et des cendres.

Les princes souverains ont bien quelque pouvoir sur la vie, et non pas sur la mort, et même son plus grand plaisir est de renverser un trône, de froisser un sceptre et d'abattre une couronne, afin de rendre sa puissance plus remarquable par la grandeur de ceux qu'elle a frappés. Naissant de la pourpre ou dans des toiles d'araignées, habitant des palais, ou demeurant dans des chaumières, la mort nous trouvera partout.

Les grands peuv^{ent} être distingués dans la condition de vivre; mais ils n'auront jamais de différence en l'obligation de mourir. Je ne dis pas qu'il y a beaucoup de choses qui peuvent nous faire voir la mort comme un bien à souhaiter, et la vie comme un sujet de toutes peines. Je m'arrêterai aux raisons qui vous sont particulières, de peur que mes considérations ne soient trop générales.

Quel sujet avez-vous de trouver mauvais qu'une chose morte soit morte? vous n'y trouverez rien à redire, sinon que c'est trop tôt; tellement que vous voudriez que la mort eût eu la discrétion de ne vous déplaire que quand il vous aurait plu. Hé! ne savez-vous pas que la mort étant la ruine de la nature, il ne faut point attendre de faveur de sa cruauté, sinon de nous faire mourir vite, de peur de languir.

Si cette connaissance est passée jusqu'à votre esprit, d'où vient que vous trouviez mauvais qu'une femme n'ait vécu que ce qu'elle devait vivre, et qu'elle n'a qu'un peu vécu, afin de mourir plus long-temps? Ce n'est pas la mort d'une femme qui vous afflige, mais bien celle d'une sainte, qui pouvait s'acquérir une plus grande couronne dans le ciel, et faire beaucoup de bonnes actions dans le monde. Étiez-vous assuré que ce qui avait bien commencé dût bien finir? madame étant chargée de misères, ne pouvait-elle pas tomber sous le faix sans craindre les voleurs? elle était formée dans la grâce, mais faible dans sa nature; sa piété était bien appuyée, mais non

pas mébranlable; sa volonté était constante. Que savez-vous si Dieu, qui n'a point d'autre pensée que pour le bien de ses créatures, ne lui a point ôté le loisir de souiller la gloire de ses premières actions? Croyez-moi, monsieur, le vice et la vertu se suivant comme le jour et la nuit, ils peuvent précéder la lumière, et peuvent aboutir dans les ténèbres.

Je veux croire le mérite de celle que vous pleurez, qui ne peut être changé que par un grand prodige, mais aussi il ne pouvait être conservé que par un grand miracle. Je ne vois point de sujet de murmure contre Dieu, s'il prend la peine de vous ravir une chose que vous pouviez perdre. Considérez maintenant l'impuissance de vos larmes, et je m'assure que vous vous résoudrez plutôt à la suivre que d'espérer qu'elle puisse revenir où vous êtes. Son exemple à se conformer aux volontés de Dieu, vous laisse une étroite obligation à l'imiter. Sa constance ne veut pas que vous pleuriez plus long-temps; c'est ce qu'elle-même vous dirait, si vous pouviez l'entendre; c'est ce que vous conseille une personne qui n'a point d'autre intérêt en votre repos, que celui que la charité lui donne.

Cherchez-les dans les honnêtes divertissemens de la chasse, des visites, des récréations qui ne peuvent vous nuire, si vous les prenez avec la modération qu'on doit attendre d'une personne à qui la vertu doit être aussi naturelle qu'elle est nécessaire. Le palatin ne laissa pas échapper un seul mot de ce discours, qui lui donna une médecine que le temps même lui avait refusée. La table étant levée, et, après quelque entretien, chacun se retira.

Le lendemain Sifroy ayant demandé où était le père, les serviteurs répondirent qu'il se promenait dans le jardin; mais y étant allé, il ne le trouva point. Le comte ne voulut pas croire qu'il s'en fût allé, l'estimant trop honnête pour commettre une incivilité, et assez reconnaissant pour ne pas être ingrat. Comme le jour se passa sans qu'il revint, il ne savait à quoi arrêter sa croyance: ce qui remplit son esprit d'admiration, ce fut de trouver son habit dans sa chambre. Le profit qu'il tira de ses bons propos adoucit beaucoup l'aigreur de ses ressentimens. Tous ses contentemens, qui étaient du fiel auparavant, lui semblent plus doux et moins insupportables. La chasse lui fournissait une bonne moitié de ses divertissemens; croyant que s'il tendait des lacets aux animaux, il y pouvait perdre sa

soleur. Admirable bonté du ciel, qui use si sagement de nos inclinations, qu'elle les tourne toutes à notre esprit!

Un jour le comte ayant résolu de courir un grand cerf qu'on avait reconnu dans les fougères, assembla un bon nombre de ses voisins pour en avoir le plaisir. Ce grand dessein ayant été pris, voilà toute la noblesse en campagne : elle n'eut presque pas cherché ce qu'elle désirait, qu'elle le trouva. Le palatin fut le premier qui aperçut le cerf, qui, par sa fuite, l'attira si avant dans le bois, qu'il le conduisit dans la grotte où Geneviève avait vécu sept ans. Mais il fut bien étonné de voir le cerf au milieu de la caverne, et les chiens à l'entour sans pouvoir l'approcher, comme s'ils eussent été de pierre, ou que la bête eût été dans un rond enchanté. Il tâcha de les animer de son cri; mais quand ils s'élançent dessus, on dirait que quelques mains invisibles les retiennent : le palatin descend de son cheval et entre dans ce lieu sacré : il le considère, et y reconnaît les traces de sa sainte femme, qui lui tirèrent aussitôt les larmes des yeux. Ah! disait-il, voici où ma pauvre Geneviève a si long-temps fait pénitence d'un péché qu'elle n'avait pas commis. Voici l'endroit où ses pauvres membres reposaient. Hé! suis-je encore à délibérer sur un conseil que je devrais avoir exécuté il y a long-temps?

A quelque temps de-là les reliques de la comtesse furent transportées au lieu qui les avait fait saintes. Cette action reçut l'approbation du ciel, qui permit que le service de cinq ou six paires de bœufs, nécessaires à ce convoi, fût suppléé sans peine par une couple de chevaux. Ce qui rendait ce transport miraculeux, ce fut la vénération qu'il reçut des créatures qu'on ne peut estimer incapables. Les plus hauts arbres courbaient leurs rameaux pour honorer ce corps qui venait les consacrer en sa présence. Les oiseaux s'efforçaient de chanter avec un témoignage si visible de joie, qu'on ne pouvait l'ignorer. Quand ce sacré dépôt fut posé en la place qui lui avait été marquée, et que tout le monde eut laissé le palatin seul dans la chapelle, notre Sauveur détacha sa main droite de la croix, et le bénit. Qui ne voit maintenant à quelle prospérité les afflictions conduisent l'homme, et que Dieu permet quelquefois que nous soyons misérables, afin de nous rendre heureux!

Les cérémonies de la dédicace étant accomplies, chacun s'en retourna en sa maison; mais le comte ayant son trésor

dans cette retraite, il ne faut pas trouver étrange s'il y avait son cœur. Toutes ses pensées venaient de ce côté-là, ses desirs n'avaient point d'autre objet; s'il pouvait s'échapper, toutes ses visites se terminaient à cette sainte chapelle. Enfin, reconnaissant par l'espace de quelques mois, qu'un homme ne peut avoir de repos où il n'a point de plaisir, ni le corps vivre séparé de son cœur, il appela son frère dans son cabinet, le petit Benoni, et leur parla en ces termes :

« Mon frère, il y a quelques mois que vous avez pu reconnaître, au changement de mes occupations, mon affliction; néanmoins, puisqu'il faut s'en ouvrir plus clairement à quelqu'un, je n'ai personne à qui je puisse le mieux faire qu'à vous, et par devoir et par inclination. Vous ne seriez pas maintenant à savoir mon dessein, si je n'eusse jugé à propos de vous avoir pour exécuter ma dernière volonté, et pour auteur de ce conseil. Vous avez supporté une partie de mes maux avec toute l'affection que je pouvais attendre d'un frère; j'estime que vous ne prendrez pas une moindre part en mes joies qu'en mes déplaisirs; et je dois attendre de vous tout ce qui sera de votre pouvoir pour mon contentement. Cela m'a fait résoudre de vous laisser la tutelle de mon fils, qui ne doit rien moins espérer de votre affection que de celle d'un bon père; aussi doit-il désormais vous reconnaître et respecter en cette qualité, puisque ma résolution est de donner ce qui me reste de vie au service de mon Dieu, dans le même lieu où toute notre maison a reçu tant de faveurs. Ne me représentez point que ma complexion est trop délicate, parce que ma réponse est prête dans l'exemple de ma chère Geneviève. Ne me dites pas que Benoni a besoin de mon assistance, puisqu'il a un oncle duquel il doit attendre toutes sortes de secours. Au reste, cette volonté est si arrêtée, que je ne veux pas qu'un jour en retarde l'exécution. Voilà, mon cher frère, les papiers qui vous donneront connaissance de mes affaires. »

Ce fut ici où la nature donna des larmes, sans toutefois oser contredire une si juste résolution. Il n'y eut que Benoni qui parla à son père en ces termes :

« Monsieur, je suis trop jeune pour blâmer vos conseils, mais je suis assez vieux pour suivre votre exemple. Vous me laissez un peu de terre pour posséder le ciel, ne serais-je pas ingrat si j'acceptais ce que vous m'offrez, pouvant faire le

même choix que vous faites? Non, mon père, je ne vivrai jamais ailleurs qu'auprès de vous. Le noviciat que j'ai fait dans la solitude que vous désirez, m'a donné une trop douce expérience de ses plaisirs, pour m'éloigner de votre imagination. Si votre dessein est d'y vivre, le mien est aussi de ne jamais vivre autre part. Mon oncle, réjouissez-vous librement des biens de notre maison, je vous les laisse d'aussi franche volonté, que je vous remercie cordialement du soin que vous étiez prêt à prendre de moi. »

Cette résolution de Benoni fut contre l'attente de son père, mais non pas contre son désir. Voilà donc le palatin qui lui fait préparer un habit d'ermite, ainsi qu'il en avait déjà un pour lui, laissant tout ce qu'il avait au monde pour se rendre auprès de sa chère femme, accompagné de son fils; ils arrivèrent à cette sainte grotte, où tous les animaux qui étaient apprivoisés avec Benoni, le vinrent bientôt reconnaître. Glorieuse âme et incomparable Geneviève! s'il vous peut encore souvenir des choses sur la terre, jetez les yeux dans cette caverne sacrée, où vous avez autrefois goûté tant de délices, vous y verrez votre Sifroy, et le cher enfant de vos douleurs; sans doute le changement de leurs habits n'aura pas changé votre affection; au contraire, ayant plus de votre ressemblance en cet état, je crois qu'ils auront plus de votre amour; mais quoi qu'ils en aient déjà senti les effets, vous n'avez pas permis qu'une seule de ces foudres, qui grondent au-dessus de nous, ni par une de ces conquêtes que vous foulez aux pieds, offensât leur tête.

